Comme on vit

à

Bruxelles

par

Mme René Gange
(Pérégrin)

1901

Louvain Typ. Charpentier

En préparation

La Mort des Cités occidentales

Comme on vit
à Bruxelles



Comme on vit à Bruxelles

PAR

Mme René Gange
(PÉRÉGRIN)

Louvain. Typ. Emile Charpentier
RUE DES ÉCRENIERS, 8
1901



Préface

L'extension prodigieuse des grandes villes, phénomène contemporain, est parallèle au développement des chemins de fer et de la grande industrie.

Ce phénomène est déplorable au point de vue de la santé des peuples et au point de vue de leur bonheur.

Aux temps passés il existait une meilleure répartition des forces vives du pays. Aujourd'hui la concentration et la centralisation triomphent; la rapidité des voies de communication semble n'avoir servi qu'à draîner les campagnes d'hommes et de produits, au profit des grandes cités dévorantes. C'est l'absorption du pays entier par une seule ville.

Le mal est universel : les écrivains français n'ont pas craint d'appeler Paris le chancre de la France.

Ce sont les capitales qui ont créé la crise agricole.

La lutte pour la vie dans ces grandes cités devient atroce et nous y tenons désormais la santé comme le bonheur pour choses impossibles.

L'homme disparaît devant cette puissance brutale : l'argent.

Malgré la misère des campagnes, abandonnées à leur sort par les Gouvernements, appauvries par la non-résidence des grands propriétaires, les krachs continuels de notaires et de banquiers; écrasées par les lourds impôts dont les valeurs de Bourse sont exemptes ; épuisées surtout par le honteux manége des marchés à terme, *ces scandaleuses spéculations qui ont pour objet le* trafic fictif *des céréales et du bétail, et qui à elles seules suffisent pour entretenir la crise agricole : malgré tout cela on ne meurt pas de faim dans les campagnes ; on y vit dans la pauvreté ; on y souffre, on ne s'y suicide pas.*

On meurt de faim dans les capitales de luxe et d'opulence, et les suicides s'y multiplient comme une protestation éloquente contre la tristesse de la vie dans les Villes de plaisir.

Mme René Gange.

Bruxelles, 1er mai 1901.

Comme on vit à Bruxelles

La grande arcade du Palais de l'Exposition, à Bruxelles, espèce d'arc de triomphe romain commencé il y a vingt ans, se dresse, inachevée encore, à l'entrée de l'Avenue de Tervueren, sur cet immense plateau qui domine Etterbeek, et où, pied à pied, la bêche du paysan recule devant la truelle du maçon.

Les bâtiments cyclopéens qui, derrière cette ruine toute neuve étalent leurs carcasses de fer, arrondissent leurs cintres comme des carapaces de gigantesques sauriens, ne donnent guère l'impression de la beauté.

Non plus les jardins à peine esquissés qui entourent ces constructions énormes mais bizarres, sans style, sans caractère, sans goût : jardins maigrement plantés à pelouses rases, géométriques; jardins sans grâce et sans charme dont les petits arbres jeunets contrastent avec les babyloniennes constructions, orgueil de l'homme devant la nature réduite ici à rien.

Jamais je ne vois cette ruine colossale se profiler sur le ciel sans me rappeler la parole d'un peintre polonais, psychologue sans égal, Alexander Sochaczewski, parole qui fut dite

à cette place même, au pied de ce monument de laideur et d'orgueil, un jour au sortir du Salon Triennal de 1900 : « Le bonheur et la beauté disparaissent de plus en plus de l'humanité. »

Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier bien à fond une grande ville.

Car par humanité il faut ici entendre plus spécialement des habitants des grandes cités septentrionales et industrielles, appelées, comme elles s'en vantent, à éclairer le reste du monde.

Les capitales, ces tourbillons d'humanité, devraient donc être, ce semble, les centres du développement physique, intellectuel et moral. Leur immense orgueil, l'infatuation de leur presse toujours criant : « Progrès! Travail! Prospérité! Richesse publique! »; leur faste, leur étalage d'opulence et de grandeur; l'air entendu, protecteur, qu'affichent si volontiers leurs citoyens, tout cela semble justifier l'espèce de fascination qu'elles exercent sur le reste du pays.

Le nom qu'elles se sont attribué trahit encore cette manie orgueilleuse : *Capitale,* c'est à dire : tête, chef. Paris-capitale, Bruxelles-capitale...... Après cela, n'est-il pas vrai, le reste du pays semble peu de chose?

Eh bien, c'est là une erreur capitale aussi. Les sciences biologiques, ignorées généralement, nous montrent la fausseté de tout ce symbolisme archaïque.

Une grande ville est un organisme artificiel — artificiellement entretenu *aux dépens du pays* qui l'a produit. Là, l'homme travaille, inconsciemment, à s'abstraire et à s'éloigner de la nature le plus qu'il peut.

Là, au milieu des luttes et des déchirements politiques, des efforts des sociologues, nous voyons se développer ces populations si rigoureusement séparées en catégories, en classes à jamais hostiles et fermées les unes aux autres.

Dans les campagnes, le plus riche gentilhomme est un peu agriculteur, fraternise avec ceux de la région. Dans la capitale, tout se spécialise strictement : l'aristocratie est un monde à part, l'armée aussi, et le monde des Arts et des Lettres ne se fond en aucun autre.

La bourgeoisie, très particulariste, veut être distinguée en haute, moyenne et petite bourgeoisie.

La haute bourgeoisie se divise encore en classes sévèrement séparées : la finance, l'industrie, le grand commerce et le monde judiciaire.

Pas de mélange, pas de fraternité : l'exclusivisme. Chacun a son milieu et les femmes de chaque monde ne frayent qu'entre elles.

Et toutes ces classes, qu'elles soient dominantes et jouisseuses, asservies et misérables, sont égales dans leur ignorance de la nature, de la vie normale et de la valeur propre de la vie.

La vie, dans la grande ville est toute et uniquement *de relation.* Personne ne vit *pour soi,* raisonnablement.

La nécessité, l'orgueil, la routine, l'hérédité, l'ambiance nous forcent à vivre pour les autres sous la loi féroce du respect humain.

C'est là l'essence du caractère du luxe : le souci de l'opinion des autres, le besoin de les émerveiller, de nous grandir.

Qui s'aviserait, en un lieu désert, avec le seul souci de

l'hygiène et de sa commodité personnelle, de faire ces toilettes qu'impose une mode extravageante, affolée, et que réprouve la raison, qui ne répondent à aucune exigence du climat ou de l'esthétique ?

La toilette ! C'est là justement ce qui cause tant de ruines cachées dans la capitale où le luxe et l'argent sont tout, où la créature humaine n'est plus rien. La petite bourgeoisie qui est fort sotte et fort ignorante, veut par tous les moyens copier le luxe de la haute bourgeoisie; elle en meurt, n'importe!

Et de degré en degré, nous descendons jusqu'à la servante qui, débarquée de son village depuis six mois, éblouie, affolée par les étalages de chiffons, se paye sur son salaire des corsages de soie rose garnis de guipure.

Elle aspire à être *serveuse,* à fréquenter des messieurs, à garder ses mains blanches. C'est encore une recrue pour le trottoir. Et elles arrivent des points les plus reculés du pays, des bords de la Semoys, de la Lys, du Démer et de l'Amblève.

Elles sont le facteur le plus actif de la dépopulation de nos campagnes. Elles fixent à la ville, sans esprit de retour, le gars du village qui retrouve sa payse — transformée en dame.

Quel progrès !

Un curieux phénomène domine la vie des cités. Ici où la sociabilité semble avoir atteint sa plus grande énergie d'expression, l'homme devient un étranger hostile pour l'homme.

Après avoir passé cinq ou six années dans un coin de pays libre, isolé, où tout le monde vous connaissait, vous saluait en passant, vous parlait, on éprouve une impression étrange à se voir tout d'un coup transplanté parmi la foule d'une capitale.

Vous y êtes perdu. Personne ne vous regarde, vous n'existez pour ceux que vous coudoyez que comme obstacle, proie ou ennemi.

D'où vient ?

La lutte est une condition inéluctable de notre existence ; elle est l'effort sain, le travail fortifiant et naturel dans les régions rurales — elle est la lutte contre l'homme dans les villes.

Ici l'homme se fait l'ennemi de l'homme : « Homo homini lupus. » Ici, du gibier humain est perpétuellement poursuivi ; ici la proie humaine est attendue, épiée avec ardeur.

L'homme ne peut exploiter que la nature ou lui-même. C'est l'exploitation de l'homme par l'homme, très âpre dans les capitales, qui détruit les bons effets de l'instinct de sociabilité.

Un autre et remarquable phénomène vous frappe. Au bord de la mer en des régions encore agrestes et pures, au fond des forêts solitaires vivent des populations simples et pauvres.

Mais, s'il n'y a point de riches parmi eux, il n'y a pas de misérables non plus et sur les routes, le long des sentiers, sur les grèves, dans les clairières, on ne voit que mines reposées, sereines, visages hâlés, bronzés, souriants, figures franches et ouvertes.

Quel autre tableau présente la physionomie humaine dans les rues de Bruxelles, le long des boulevards, sur les places publiques, dans les trams ! Dans cette foule insupportablement grouillante, fourmillant sans trêve et sans but, dirait-on, que de visages blêmes, défaits, anxieux, hagards, lugubres, durs, mécontents, chagrins !

Dans nos vastes plaines maritimes les gens ne connaissent aucune de ces douceurs de la vie qui devraient, ce semble, rendre si attrayante la vie dans la capitale. Ils habitent des chaumières disséminées dans la solitude des grands pâturages ou des fermes isolées au milieu des vastes cultures; ils travaillent durement, se nourrissent pauvrement, ne connaissent d'autre plaisir que leur kermesse, ou un voyage à Bruges, d'autre distraction qu'une promenade à la mer, ou une séance au cabaret. Et ils sont heureux — pourvu qu'ils aient le nécessaire! La vie dans les grandes solitudes communique sa douceur à leur âme. Ils ne voudraient pas changer leur état avec celui des plus huppés de la capitale. Car là, c'est la privation de mouvement et d'espace, c'est le renfermé.

Un vieux brave homme de Knocke était allé voir un malade à l'hôpital Saint-Jean, à Bruges. Il contait son émerveillement à l'aspect de ces salles cirées, de ces lits blancs, de ces étagères reluisantes avec leurs fioles bien rangées; et le bouillon et les pruneaux et le pain doré tout cela était bien tentant! « Et comme 6 heures sonnaient, dit le bon vieux, je dus partir, car on allait dire la prière; et je fus content d'être dehors, car il me faut le grand air — et cette belle salle manquait d'air pour moi. »

Il avait près de 80 ans et travaillait encore comme terrassier.

Un vieux berger des dunes venait de perdre sa fille unique qui faisait son ménage à lui et à son fils.

Voilà les hommes livrés à eux-mêmes.

Néanmoins, j'entendis ce vieillard, prononcer ces paroles étonnantes pour celui qui ne connait pas les ressources de la

vie libre et solitaire : « La vie est si douce pourtant ! » (« 't leven is toch zoo zoet ! »)

Il était vieux et pauvre, et la mort de sa fille aggravait notablement sa situation. Quelle leçon pour les citadins si prompts à s'abandonner au désespoir !

Ceux-là n'immigrent pas dans Bruxelles pour améliorer leur sort...... Pas plus qu'on ne voit dans la capitale un seul pêcheur de nos côtes, un seul forestier des Ardennes ou des Hautes-Fagnes, on n'y rencontre un seul habitant des régions agrestes, des solitudes verdoyantes de la Flandre maritime.

Mais les habitants de Bruxelles vont là-bas chercher pour leurs nerfs harrassés, pour leur sang appauvri, un peu de détente, de calme et d'air pur.

Et l'invasion des citadins démoralise ces Flamands, de mœurs encore si simples il y a trente ans à peine.

Les cabarets se sont multipliés, les jeunes filles ont perdu, avec leur simplicité charmante et austère, la pureté qui les auréolait; les hommes ont jeté la bêche pour se faire cabaretiers, hôteliers.

Bâtir est devenu, là aussi, le but de l'existence. Mais tous ceux qui sont devenus des « gagneurs d'argent » ont perdu leur belle sérénité et cette expression de paisible contentement propre aux habitants de la région. La capitale a étendu jusqu'aux extrémités du pays son influence civilisatrice par le luxe, les liqueurs alcooliques, les journaux, le cabaret, le piano, la bicyclette et l'automobile, les « attractions » et la mode de Paris.

Cette influence s'arrête là; elle est nulle dans de domaine intellectuel.

La capitale a tout pour elle : la présence du Gouvernement, la Cour, la Bourse, les Banques, les Palais, les Académies, les Fêtes innombrables, les Expositions, les Sociétés, les Festivals, les œuvres d'amélioration sociale, les grands hôpitaux où exercent les sommités de l'art médical ; elle possède deux universités ; elle a une presse dévorante d'activité qui renseigne sur tout, qui s'occupe de tout — et pourtant, malgré tout cela, elle ne fait rien pour le reste du pays, sinon l'épuiser d'habitants et de ressources et lui communiquer la triste contagion de la banalité, dont elle-même est contaminée par le cosmopolitisme.

Que fait la capitale pour ses propres habitants, dans le sens du développement par excellence, le développement du sentiment humain et de l'aptitude au bonheur ?

Dans les campagnes pauvres, abandonnées à elles-mêmes, une certaine joie de vivre règne encore, une sérénité d'âme, une cordialité.

Mais quand nous étudions ce document humain, les visages de la foule dans la capitale, nous feuilletons vraiment le livre de la dégénérescence.

Que de laideur ! Que de tristesse ! Que de difformité, de stupidité, d'infirmité sur ces visages dont les yeux voient sans cesse les merveilles que le progrès accumule dans la grande ville.

La figure de cire de la jeune fille anémique, les traits

contractés ou indifférents du névropathe, la face douloureuse aux yeux éteints de l'ouvrier dans la misère, le petit visage blême de l'enfant qui s'étiole, le rictus sardonique de l'aliéné, la sombre fureur du jaloux, du persécuté, du vindicatif, le facies niais du jeune fêtard, la trogne enluminée du buveur de vin et la pâleur sinistre, le regard en-dessous de l'alcoolisé : et le visage préoccupé du vieillard pour qui la circulation dans les rues de Bruxelles devient si périlleuse ; et les traits majestueusement impassibles des commerçants sérieux, des hommes posés ; et les traits rubiconds, épais, sans expression, des gros bonshommes réjouis qui « gagnent de l'argent et se f...... du reste » ; et la tête de fouine des hommes d'affaires ; le masque glabre et pétrifié des gens de maison ; et le regard durement insolent de la femme galante ; et des têtes médusées, abruties, étranges, chenues, hideuses, patinées par toutes les intempéries, par toutes les misères, tout cela se confond dans la foule éternellement mouvante comme les flots de la mer.

Mais le trait général, distinctif, caractéristique, c'est la pâleur. La grande ville a mis son baiser sur toutes ces joues ! Le sang a perdu sa fraîcheur, sa vigueur, sa pureté : 700 médecins sont là pour soigner les maladies qui en résultent.

L'air ! l'air pur ! l'air embaumé et vivifiant qui dilate le cœur, rafraîchit et invigore le sang, les poumons, voilà ce qui manque aux pauvres citadins dans leurs hôtels alignés, bordés de mornes trottoirs.

Le 27 mai, par une chaude matinée, j'arpentais le grand boulevard à la Porte Louise. Pas un souffle d'air sous ces

arbres sans fraîcheur; le sol, du poivre fin, sali de toutes les ordures imaginables. Une équipe de cantonniers arrosait à grands jets ce pauvre sol endolori, affreux, et il s'en élevait des colonnes de poussière, comme un simoun. L'arrosement devenait un nouveau supplice. Sur les bancs, des infirmes, des loqueteux, des enfants étiolés. Et de respirer cet air fétide et chaud, ces miasmes avivés par les torrents d'eau répandus — c'était encore un bienfait pour eux — si l'on songeait aux taudis qu'ils venaient de laisser.

Dans la Flandre maritime, chaque maisonnette isolée est baignée d'un air pur incomparable. Le toit rouge est coiffé d'une vigne, l'alouette chante à la porte, dans l'azur entrevu, et le regard du plus pauvre embrasse de vastes horizons. La femme est « au foyer » selon la réclamation connue, et le petit enfant joue, sans courir aucun danger, autour de la chaumière.

Quelle heureuse région, si l'on pouvait dégager ces gens des servitudes gouvernementales et administratives et surtout de la servitude de leur ignorance!

Mais on ne fait rien pour eux.

La grande ville est une mangeuse d'hommes. Les universités, les académies, les cliniques, les écoles, les instituts ne peuvent rien contre ce fait.

Des quartiers sont infectés, ici par un abattoir immonde; là par un marché aux poissons; là par une fabrique de gants qui emploie les excréments de chien comme matière première pour travailler les peaux; là par une usine de produits chimiques; ailleurs par un canal infect, dont les berges hor-

riblement piétinées, rougies, noircies, portent la trace des immondices déversées dans les eaux.

Les habitants de la grande ville, il faut bien le constater, sont d'une saleté impitoyable pour le plein air, le cours d'eau, le canal, le bout de pré, le bosquet qu'ils avoisinent. Fébrilement ils cherchent à se débarrasser de leurs déchets, de leurs immondices et débris et alors, malheur à la voie publique, au bout de chemin encore champêtre s'il s'agit d'un quartier nouveau !

Les malheureux sont eux-mêmes les victimes du « manque d'espace » et ne le comprennent pas, ne sentent pas le lourd malaise à force de le porter.

Il est pour Bruxelles, bien plus pour Paris, pour Berlin, quatre articles de haut luxe qu'on ne peut même plus y obtenir pour de l'or et qui, dans les Ardennes, dans les Hautes Fagnes, dans les Landes, dans les Dunes ne coûtent rien : C'est l'espace — le grand air pur — l'eau pure, le soleil vivifiant.

C'est tout autre chose de recevoir les rayons de soleil à la lisière d'un jeune bois de trembles ou d'une sapinière, ou de les recevoir au pied d'un mur immense blanchi à la chaux et décoré de l'annonce monstrueuse d'une pilule quelconque pour la guérison des maux d'estomac.

Les habitants instruits et fortunés de la grande ville n'y vivent plus que par intervalles, aux saisons indécises et plutôt clémentes, fin de printemps, automne.

Les masses populeuses des noirs faubourgs, les laborieux vivant au jour le jour, les hommes et les femmes *de peine* (terme expressif du labeur qui n'est plus *naturel*) ceux-là

boivent l'air pur de Bruxelles tous les jours de leur vie et mangent le pain frelaté des boulangers de la capitale. Un jugement a même acquitté un meunier convaincu d'avoir vendu à ses clients un mélange de farine et d'*alun.*

Dans ce pain, sans arôme, sans saveur, il n'est pas rare de découvrir des parcelles de *sulfate de cuivre* ce que le public appelle de l'*alun bleu.*

Ce pain indigeste, misérable, (5 % d'eau), est fait pourtant avec une partie de ce pur froment dont l'or rutile au soleil de juillet ; mais le moulin à vapeur l'a dépouillé préalablement de toutes ses qualités précieuses : il n'y a plus ni gluten, ni silice, ni diastase, ni huiles essentielles. C'est de l'amidon que nous mangeons, entouré d'une croûte dorée.

Le pain comme les maisons, comme les étoffes, comme les boîtes de conserves, est tout en apparences, tout en promesses.

Ce qu'il est en réalité, le pullulement des dentistes à Bruxelles le démontre. La silice indispensable à l'intégrité de nos dents est éliminée de ce beau pain blanc : la dent devient friable, se casse, s'émiette et le commerce des rateliers prospère.. . grâce aux moulins à vapeur.

Les huiles essentielles qui aromatisent le pain et la diastase ou ferment naturel sont éliminées aussi. Par contre, on y trouve l'alun astringent, constipant, qui détériore l'estomac et empêche l'intestin de fonctionner.

Adieu donc le pain blond et doré, le pain savoureux et doux, adieu le bon pain friand, parfumé, qui seul suffit à notre subsistance avec l'addition de quelques fruits !

Il est remplacé par un pain sans consistance et sans saveur,

mais très blanc, tout à fait blanc, sec, friable, et qui, après trois jours, ressemble à un morceau de bois de tilleul.

Et l'on s'étonne du goût plutôt général pour les boissons spiritueuses, qui fait la fortune des quatre mille cabaretiers de Bruxelles, et des épiciers-liquoristes ?

Le premier progrès à faire dans la lutte contre les trop funestes liqueurs, c'est de mettre à la disposition du peuple de la grande ville, du bon pain, de l'eau pure, des fruits excellents.

Cela est impossible ? — Eh bien ils boiront des vins feints et des alcools capables de mener la race à l'abîme, grand train et sans arrêt.

Mais la vie toute d'excitation nerveuse qu'on mène à Bruxelles comme dans les autres capitales, permet-elle de se passer de liqueurs enivrantes ? Les mets épicés et dénaturés de ces grands restaurants où l'on mange au milieu de la fumée de tabac, du claquement des portes, des bruits de vaisselle, des cris, des allées et venues, conditions détestables pour le repas, n'appellent-ils pas impérieusement la bière et le vin ?

Quelle bière ! Et quel vin !

Quant aux fruits, ils sont côtés bien trop haut sur la carte.

Le fruit est d'une conservation délicate et difficile ; il est relativement peu demandé. Et les restaurants ont tout intérêt à pousser à la consommation des liquides. Ils ne s'en font pas faute. Les fruits sont une boisson précieuse que nous offre la nature ; ils sont indispensables à notre santé ; ils sont le remède à beaucoup de maladies, mais ils sont considérés

comme un luxe, une chose dont on peut se passer. C'est aux femmes que nous devons cette idée si fausse.

Les chapeaux extravagants, les chiffons chatoyants, et ces mille et mille objets sans utilité ni valeur dont les bazars de nouveautés tentent leurs désirs : ce n'est pas du luxe tout cela.

Mais les fruits!

On n'offre que rarement ce superflu aux hommes, on ne le permet que par faveur aux enfants.

Ce n'est pourtant que lorsque l'homme sera habitué par sa compagne qui préside à la distribution de la nourriture, à un large usage des fruits, que son appétit pour les liqueurs excitantes se calmera.

Nous voudrions engager l'Administration communale de Bruxelles, qui accorde un subside annuel de 10,000 fr. aux courses de chevaux, à changer la destination de cette somme, à faire des distributions gratuites de fruits pendant les chaleurs de l'été au peuple ignorant et misérable de nos impasses, de nos ruelles.

Ce serait peut-être un des meilleurs moyens de combattre l'alcoolisme en ces quartiers.

Les subsides aux courses de chevaux ne font, au contraire, que favoriser les cabarets.

Un effroyable abus du tabac fait de tous les établissements publics de Bruxelles des tabagies nauséabondes où la femme et l'enfant sont soumis à une intoxication forcée. On fume dans les restaurants, dans les petits théâtres, dans les bureaux de poste, dans les salles des Pas-Perdus des gares et du Palais de Justice, sur la plate-forme des trams; on fumait

pour 300,000 fr. par an au Palais de la Bourse, avant l'interdiction. On fume partout et toujours.

Boire et fumer sont des occupations de toutes les heures du jour et de la nuit, à Bruxelles. Nous possédons 4000 cabarets, peut-être autant de débits de tabacs ; et qui pourrait compter les triplots clandestins où l'alcool, le tabac unissent leur griserie à celle du jeu ?

La capitale et la femme exercent l'une sur l'autre une influence mauvaise, néfaste, une attraction réciproque : la femme de luxe et de plaisir ne veut plus vivre ailleurs ; la ville de luxe et de plaisir ne peut exister sans cette créature qui est sa raison d'être et qu'elle entoure d'une idolâtrie.

« Les réunions *extra-chic* se succèdent, ainsi triomphait un courrier parisien. C'est une *affolante* griserie de *folie* et d'élégance. *On ne pense plus qu'à la toilette et rien qu'à çà ; tout le reste est oublié.* »

Voilà la vie de la Parisienne aujourd'hui, toujours avec les exceptions — rares — que comportent les généralités de cette sorte.

La Bruxelloise comme la Parisienne ne veut plus connaître que le chiffon.

Depuis une dizaine d'années, les modes ont pris un élan vertigineux, inouï. Les femmes, qui réclament avec tant d'insistance leur émancipation, sont devenues les esclaves hallucinées de la mode extravagante et se laissent enseigner par des hommes la façon de s'habiller. Cette orgie de luxueux chiffons, ce carnaval fleuri de chapeaux qui doivent changer de forme tous les mois, cet oubli de toutes les beautés de l'univers pour les séductions des tapageuses toilettes, ce mépris effronté de la simplicité, de la vérité, du devoir, nous ramène à l'époque qui précéda immédiatement la Révolution française. C'est la Régence.

On affuble même les très jeunes enfants de monuments grotesques en soie rose, bleue ou blanche sans autre mérite que leur cherté, leur laideur.

Sous prétexte de les coiffer, de les *ganter* (!) on passe des heures à énerver ces petits êtres en des appartements clos, fétides ; on laisse passer le pauvre rayon du soleil des pâles journées et l'on mène l'enfant à la promenade comme un soldat à l'exercice : défense de se salir, de sortir des rangs, de jouer.

N'est-ce pas une véritable perversion du sens commun de passer le plus clair de sa vie, comme font les femmes des grandes villes, à changer sans cesse la forme de ses vêtements ?

Nos bourgeoises, nos femmes du monde, nos élégantes de toute catégorie se désintéressent absolument des questions primordiales de santé, de beauté corporelle, de science, de bonheur, de progrès moral, d'éducation raisonnée de l'enfance, d'harmonie familiale.

Je ne connais qu'une seule femme — entre des milliers — qui s'occupe de ses enfants en *éducatrice* et qui leur donne une éducation raisonnée, scientifique, conforme au progrès moral.

Beaucoup se contentent de leur faire peur du diable, de leur inspirer la crainte des animaux, le mépris de leur main gauche, le respect du piano, l'horreur de la pauvreté, l'adoration des richesses et, en général, la haine de tout ce qui s'écarte de la routine et des sentiers battus.

Et il faut entendre avec quelle stupéfiante logique elles administrent cette pâtée éducative à leur progéniture !

Le progrès scientifique se fait à côté, en dehors des femmes de race latine, ne les intéresse d'aucune façon.

Cela n'existe pas pour elles. Le luxe seul — et c'est assez.

La femme des grandes villes pour qui les plus ridicules arrêts d'une mode (de plus en plus affolée et absurde) sont des lois sacrées qu'on ne transgresse pas, foule aux pieds, en toute occasion, les grandes et immuables lois de la nature.

Elle les ignore. Elle *veut* les ignorer. Elle *ne veut pas* qu'on les enseigne à ses enfants. Que lui importe cela!

Le piano! Voilà l'élément indispensable d'une bonne éducation.

Jamais une demande d'institutrice privée, de gouvernante d'enfants, de sous-maîtresse de pensionnat, n'omet dans son libellé cette condition indispensable : le piano. Gage assuré de l'abrutissement cérébral de l'institutrice et de l'élève.

Jamais on n'a vu nulle part une semblable demande exiger, pour l'instruction des jeunes enfants, la connaissance des sciences naturelles chez leur institutrice.

Ces sciences-là n'existent pas encore pour les mères de familles belges et françaises.

Du reste, la bourgeoise des grandes et des petites villes, la femme du monde, la commerçante, l'élégante, toutes les catégories de femmes qui composent la société, savent elles seulement ce que c'est que *la nature?*

Elles l'ignorent profondément. Si elles s'en doutaient, elles sauraient qu'il importe autant pour le salut de la race et l'avenir du pays, de combattre et d'éteindre chez elles-mêmes la rage du luxe, que l'abus des boissons chez les hommes.

Elles sauraient que la première et la plus importante des

œuvres sociales est l'éducation de l'enfant. Toutes les œuvres qu'elles patronnent et qui couvrent le pays de leurs imprimés — ne sont que des palliatifs.

La femme des cités — l'élite, si développée soit-elle — ne connaît pas le baume qui se trouve dans la vie naturelle pour la guérison des maux créés par la société.

En dehors des villes, où l'être humain dégénère, elle ne voit que *le paysan*. Le citadin des belles capitales, l'homme du monde en frac, le monocle à l'œil, lui paraît la plus haute, la plus impeccable expression de l'humanité.

Douce illusion !

Pour la presse de Bruxelles aussi (1), l'homme des cités est à la tête de la nation et a le droit d'imposer ses volontés à tout le pays. Dans cet ordre d'idées nous voulons rappeler les polémiques ridicules d'une partie de la presse bruxelloise en 1884.

Les paysans n'ont jamais été, en aucun pays, que nous sachions, l'objet d'attaques aussi virulentes, aussi haineuses et aussi injustes de la part de leurs nationaux.

Les *paysans* — sans qui le *pays* n'est pas — ne votaient pas bien selon les vœux d'une partie de la presse bruxelloise.

Mais celle-ci, au lieu de tenir compte de l'éducation, de l'ambiance, de l'hérédité, de tout ce faisceau d'habitudes dont elle-même en sa polémique était un saisissant exemple ; au lieu de tenir compte au paysan de ses rudes labeurs, de sa grande utilité, de sa situation de déshérité vis-à-vis du Gouvernement toujours occupé des industriels et de leurs industries, des commerçants et du commerce, des grandes villes et de leurs réclamations — et si peu des paysans et de l'agriculture pour lesquels il n'y a jamais de faveurs ; au lieu de tenir compte de tout cela, disons-nous, pour exposer au moins ses griefs d'une façon courtoise et intelligente, a bel et bien excité à la haine et au mépris des citoyens les uns contre les autres

(1) Et non seulement de Bruxelles mais de toutes les capitales européennes et américaines.

et fomenté autant qu'il était en son pouvoir une sorte de guerre civile monstrueuse et bête, la guerre des citadins contre les hommes des champs.

Et quels auxiliaires cette presse se donna ! Tout ce que les bas-fonds d'une capitale peuvent contenir d'éléments vicieux, morbides, horribles, tout le ban et l'arrière-ban des dégénérés, des détraqués, des psycho-pathes, des repris de justice, des rôdeurs du pavé; des êtres manifestement incapables de se conduire eux-mêmes dans la vie; la lie de la populace des cités; ces tristes cohortes qu'on ne trouve justement nulle part dans les campagnes et qui sont le produit inévitable, fatal des grandes agglomérations humaines contre lesquelles leur existence est une éclatante protestation !

Ces nobles brigades furent appelées à assommer les paysans qui s'étaient aventurés à venir ce qu'on appelle « manifester » à Bruxelles.

Si des hommes dont le métier est d'instruire le public peuvent être à ce point victimes de leur propre ignorance, comme ces journalistes ; si cette ignorance est essentiellement le fait de leur existence urbaine confinée dans les bureaux de rédaction, bornée aux horizons de la journalistique, aux habitudes héréditaires, à la routine du métier : que peuvent-ils donc, au nom du bon sens reprocher aux paysans ? Ne sont-ils pas exactement, sur un autre terrain, semblables à ces paysans qu'ils ont accablés de grossières invectives et d'injures sans fin ? Chacun de nous n'est-il pas le produit de l'hérédité, de l'ambiance et des habitudes données par l'éducation ? Trop de suffisance et de morgue caractérise la presse des grandes villes. Et encore ici les hommes qui alimentent

de leur prose les feuilles publiques montrent à quel point on subit l'influence de son entourage : c'est l'orgueil de la grande cité qui déteint sur eux.

Les capitales sont des villes de luxe, de richesse et de plaisir : un incommensurable orgueil, un esprit d'intolérance en matière politique, cette intolérance qui engendre le despotisme (1), sont l'effet de cette opulence. Elles sont trop promptes à crier, en toute occasion : « L'Etat, c'est moi ! »

Rien n'aveugle comme l'orgueil, rien n'arrête tout progrès intellectuel comme l'orgueil.

Si Bruxelles voulait examiner à fond l'état des choses, il avouerait qu'à mesure que ses monuments s'agrandissent, ses habitants s'amoindrissent ; les caractères deviennent petits, les âmes mesquines.

Les visages des foules dans les grandes cités sont le livre ouvert de toutes les infirmités humaines.

Ils n'ont pas même gardé, en leur laideur, un peu de cette sérénité, de ce calme qu'on trouve répandus sur les traits des campagnards loin des cités.

De visages heureux — point. Plus totalement encore que le bonheur disparaît la beauté dont le bonheur est inséparable.

Est-ce ainsi que se justifient les hâbleries de la presse des grandes cités, qui parle de la « province » comme d'une colonie à moitié sauvage, et des paysans comme d'un vil troupeau ?

La presse de tous les grands centres ferait mieux de se

(1) Voyez les scènes révoltantes qui se sont passées à Londres pendant la triste guerre du Transvaal.

demander : « Que faisons-nous pour les paysans et quelle influence exerçons-nous sur eux ? »

Dix-sept années se sont écoulées depuis ces fameuses polémiques de 1884 dont l'intolérance et l'ignorance firent tous les frais.

Que serait-il arrivé, pensez-vous, si, depuis 1884, les paysans avaient cessé de renforcer la population bruxelloise par l'appoint de leur constante immigration ?

Ceci tout simplement : le développement physique de la capitale se serait arrêté complètement ; et au bout de cinquante années de ce régime, elle verrait décroître d'une façon alarmante, sa population anémiée.

Une capitale compose sa population de trois éléments : l'élément autochtone, né et perpétué sur le sol de la grande ville ; l'élément étranger, l'élément rural.

Les familles d'origine urbaine déjà plus ou moins ancienne, sont condamnées à l'extinction, si elles ne renouvellent leur sang pauvre par le mélange d'un sang riche et pur, c'est-à-dire, rural.

L'élément étranger ne peut compter que comme population flottante. La capitale, à force de cosmopolisme, finirait par ne plus être du pays. L'élément rural et provincial seul reste donc pour lui assurer son développement et sa durée.

Cette immigration des ruraux, un malheur pour le pays, pour la race en général, est une *nécessité vitale* pour la grande ville. C'est assez dire que l'excessif développement de Bruxelles, Paris, Berlin, Londres, n'est un avantage ni pour la Belgique, ni pour la France, ni pour l'Allemagne, ni pour l'Angleterre.

Toute capitale est un organisme artificiel, artificiellement entretenu, où la vie humaine est en opposition directe avec les lois de la nature jamais impunément transgressées.

Voilà pourquoi le bonheur ne peut y habiter (1); pourquoi l'homme, la femme, l'enfant y sont malheureux — malgré tous les progrès industriels, mécaniques, chimiques, électriques, que les discoureurs de plus de paroles que de pensée confondent avec le progrès moral.

Quelle capitale plus orgueilleuse que Paris, plus infatuée d'elle-même, plus enivrée de ses triomphes, plus occupée d'annoncer sa gloire ?

Dans l'hiver de 1900-1901, la police y a arrêté une population de vice, de misère et de crime de plus de 20,000 individus des deux sexes : une ville entière !

D'un autre côté, 4000 tailleuses et tailleurs, jeunes filles et jeunes gens honnêtes, *voulant* travailler, ont été forcés de se mettre en grève poussés par l'épouvantable exploitation des grands couturiers. Cela, pendant que d'autre part le luxe est monté aux hauteurs vertigineuses qu'il atteint seulement dans les temps proches de la décomposition sociale.

Et en cette même ville où une femme M[me] Mackay, milliardaire américaine, pouvait(2) dépenser 300,000 fr. pour sa toilette chez *un seul* couturier en un an, les journalistes s'occupent de

(1) Il ne faut pas confondre avec le *bonheur* les états d'âme transitoires résultant de la fougue de la jeunesse, de l'illusion de la passion, de l'enivrement d'un succès, ou des satisfactions de la vanité.

(2) Essayez de vous livrer à ces gaspillages fous en une région de montagnes, dans une île de beauté comme Corfou ou Ischia : cela ne sera pas possible. Il faut la grande ville occidentale comme cadre.

composer le budget des petites couturières, servantes de ce luxe insensé, et additionnent gravement les sous de frites, de charcuterie, de pain, de saucisson qui composent le repas quotidien de ces frêles esclaves blanches.

Niaiserie, en face d'une aussi terrible et honteuse situation ! Quoi, Paris, la ville de luxe assyrien, la ville aux 80,000 courtisanes ; la ville où une danseuse paye 27,000 fr. pour deux ans de chiffons à son couturier ; où une personnalité du monde joyeux, élégant, Mme C... dépense en l'espace de huit mois 2532 fr. en chapeaux ; où un appartement à la Chaussée d'Antin se paye 35,000 fr. de loyer annuel, cette ville ne peut pas donner un salaire honnête à d'honnêtes ouvrières ? Faut-il qu'elles roulent toutes au gouffre de la prostitution ?

Parmi la foule brillante des femmes titrées, élégantes, millionnaires, qui composent la haute société parisienne, il ne s'en est pas trouvée cinq ou six pour se constituer en comité de protection des droits des jeunes couturières parisiennes ; pour aider leur misère lamentable et mettre à la raison les grandes maisons de couture, qu'elles-mêmes, les femmes du monde, ont fait surgir et soutiennent par leur luxe !

Pas une seule n'a protesté. On eût dit que cela ne les regardait pas. Voilà ce qui m'épouvante pour l'avenir social : la dure indifférence des femmes comblées de tous les dons, envers celles qui sont privées de tout.

Quand la femme ne sait plus s'apitoyer pour une cause juste entre toutes, le mal est à son comble. Pourquoi ne veut-elle être que charitable et pourquoi ne veut-elle pas être *juste ?* La charité n'est pourtant que l'ornement de la justice,

la fleur de cet arbre. La justice est la base première sur laquelle la société doit édifier. A quoi sert de panser de la main gauche les blessures infligées par la main droite ?

La femme du monde se réserve donc pour la charité — mais comprise comment ?

Elle n'a pas tourné encore ses regards vers la justice : elle ne sait ce que c'est. Elle n'étudie pas les problèmes sociaux, encore bien moins les sciences biologiques : le roman, le manuel de piété lui suffisent.

Mais si l'amour périt ou dégénère, à qui, à quoi la faute ?

La brutalité sans cesse croissante a aussi bien pour expression le luxe et la volupté, que la grossièreté de la plèbe et ses vices. Le raffinement des jouissances matérielles poussé à l'excès, fait périr cette délicate et haute simplicité de sentiments, sans laquelle il n'est pas de grandeur d'âme.

Pendant que se poursuivait la grève des couturières parisiennes exténuées d'un ingrat labeur, avaient lieu à Paris les premières représentations d'*Astarté*. Cet opéra qui a reculé même pour Paris, les audaces de la luxure, et qui est, dit un critique, *une extraordinaire manifestation de splendeur*. « C'est un éblouissement que ces décors de rêve, dont la somptuosité ne sera pas dépassée.... »

Somptuosité recouvrant de la pourriture.

Au sortir de cet opéra de volupté et de splendeur que les femmes du monde eussent bien fait d'aller visiter les galetas des couturières parisiennes ! Qu'elles eussent bien fait de s'inquiéter un peu des mains d'où sortirent ces éblouissants costumes.

Pas une n'y a songé.

Et c'est pour cela que cette grève, comme nous l'avions prévu, s'est terminée par la défaite des travailleuses, parce que la femme riche, qui fait la fortune des *couturiers,* se désintéresse absolument des *ouvrières.* Elle se contente de faire la charité, d'alimenter les *œuvres.* Panser les plaies, oui ; empêcher les coups qui produisent ces plaies, non. Nos belles capitales sont encombrées d'œuvres charitables et la misère y croit sans cesse, affreuse, et telle même que les peuplades sauvages ne l'ont jamais connue.

A qui la faute ?

A la femme, déchue de ses sublimes fonctions de gardienne de la vie, de protectrice du faible contre le fort, d'éducatrice de l'homme.

Constatons-le donc ici pour établir ce que nous avons à attendre des capitales en fait de progrès moral : la femme de la première ville du monde, la Parisienne, n'est pas encore arrivée à la simple notion de la justice (1).

(1) La Parisienne a tous les élans de la sensibilité. Mais cela ne suffit pas. Le sentiment sans la raison ne sauvera plus rien. La sainte *justice* qui doit nous ramener à la *vérité* procède de la raison.

Dans les capitales, il n'y aura bientôt plus que trois catégories distinctes : les très riches, les très pauvres, les intermédiaires qui vivent des uns et des autres. Les classes de situation moyenne tendent à disparaître, éliminées par les facteurs de la vie contemporaine.

Déjà même le commerce de détail est frappé de mort. Tous ces grands magasins cumulant ce qui faisait vivre autrefois des centaines de ménages ; ces succursales nombreuses appartenant à un seul commerçant déjà trop riche, et qui fait travailler des milliers de personnes pour accroître une fortune dont il n'a pas besoin, qu'est-ce que cela annonce ?

L'engloutissement de l'individu dans les énormes entreprises du capitalisme qui ne laissent filtrer qu'un salaire de famine aux mains de leurs auxiliaires, et concentrent les profits toujours croissants entre les mains d'un seul ou de quelques associés, pour l'extension envahissante de ces mêmes affaires (1). Ce n'est plus le travail, c'est l'argent qui gagne de l'argent, et le capitalisme tue le travail dont il vit. « Le mot capital, dit John Ruskin, signifie *tête* ou *source* ou *racine* ou production. Mais il n'est une *source du bien*, un *caput vivum*

(1) Les bénéfices d'un épicier à succursales se sont montés il y a trois ans à plus de 800,000 fr. pour 12 mois d'exercice ! Ces maisons sont pour une bonne moitié des magasins de liqueurs.

et non un *caput mortuum* que lorsqu'il produit *une chose différente de lui-même.* Le capital qui ne fait que produire du capital encore, est semblable à une racine qui ne produit que des racines, jamais de fruit. »

C'est le caractère essentiel du capital à cette heure de l'évolution économique : il se reproduit lui-même à l'infini. C'est le Hall aux glaces de l'Exposition de Paris en 1900.

Voici une vieille rentière qui vient chez un agent de change toucher 300 fr. de coupons. Comme elle n'a aucun besoin de cet argent, elle demande aussitôt quelles valeurs on lui conseille d'acheter. L'agent de change lui en indique, elle achète et se constitue un nouveau capital portant intérêts. De sorte que, moins elle a besoin d'argent plus elle en gagne — par le travail de ceux qui n'ont pas assez pour vivre, grâce aux combinaisons industrielles et financières.

Cette vieille femme dont les besoins personnels sont si minimes acquiert ainsi, coup sur coup, sans utilité pour elle-même, des parts d'exploiteuse dans les entreprises industrielles, dont les salariés soutiennent parfois des luttes mortelles pour une augmentation de salaire de quelques centimes.

Moins on a besoin d'argent, plus on en gagne ; plus on en a besoin, et moins on en gagne. Tel est le nec plus ultra économique où est arrivé au XXe siècle l'épanouissement industriel.

L'humanité ne fait que perdre à tout cela.

« Le capital qui ne produit que du capital est une racine ne produisant que des racines ; un bulbe reproduisant un autre bulbe, jamais une tulipe ; du grain reproduisant du grain, jamain du pain.

» Le meilleur type du capital et le plus simple est un bon soc de charrue. Si ce soc de charrue ne faisait autre chose que reproduire des socs en quantité, quel que fût leur nombre et leur éclat au soleil — il aurait perdu sa fonction de capital. Il n'est *capital* que par une autre splendeur, celle qu'il prend dans les sillons, même avec une diminution de sa propre substance par le frottement de la glèbe.

» Et la vraie question vitale à poser à chaque capitaliste et à chaque nation, n'est pas : « Combien de socs avez-vous ? »

Mais : « Où sont vos sillons ? »

Non pas : « En combien de temps ce capital va-t-il se reproduire lui-même ? »

Mais : « Que fera ce capital ? Quelle œuvre *protectrice de vie* créera-t-il ? »

Car le capital peut détruire la vie aussi bien que la soutenir; et s'il ne fait autre chose que se reproduire lui-même, comme surtout c'est le cas pour les grands trusts américains dont le monstrueux steel-trust est le plus récent, sa reproduction est pire qu'inutile. « Elle n'est qu'une avance fournie par la Parque, sur le gage de la vie humaine. »

Stéame, le grand Moloch industriel, est en train d'engloutir tout : les peuples et l'humanité entière, les pays et la terre, la durée et l'espace.

Le globe terrestre est détaillé par les entreprises industrielles dans les vitrines des agents de change comme un pain de sucre en petits carrés chez l'épicier. Aussitôt qu'une région quelconque du globe terrestre, arctique ou équatoriale est soupçonnée de produire quelque chose ayant une valeur

industrielle, Stéame fond sur cette région comme un vautour affamé et l'exploitation commence.

Quand on parcourt les rues de Bruxelles on est frappé de la multiplication fantastique de ces sociétés anonymes, résultat de la tendance naturelle des Belges vers l'association — mais qui, dans le sens général, accusent aussi le besoin d'exploitation à outrance, le besoin brutal de ramasser de l'argent au plus vite (1).

La société anonyme marque une évolution du capitalisme, dangereuse pour le capital : elle est la suppression complète de tout *sentiment humain* dans le travail des peuples et ne laisse debout que des relations économiques de force à force. Et ces deux forces en présence sont ennemies irréconciliables. Il est impossible au capital de nous prouver qu'il aime le travailleur — puisqu'il est le *capital* seulement, c'est-à-dire une chose. Et il est impossible au travailleur d'aimer ce qui l'opprime. Avec la société anonyme il n'y a plus même de patrons : il ne reste plus en face des travailleurs qu'une force oppressive de sa nature, l'argent.

Cette évolution a nui à tout le monde, à tous elle a enlevé de la dignité, du sentiment humain, pour mettre au sommet de tout une chose sans valeur en elle-même.

L'argent n'est que *la manière d'être des hommes entre eux.*

Prenons par exemple une pièce de 20 fr. Selon qu'elle servira à faire un prêt généreux à un ami dans le besoin, ou un prêt usuraire à un emprunteur affolé, ou une aumône, ou

(1) Il est question même de constituer une société anonyme pour l'exploitation du sérum !

selon qu'elle servira à payer le salaire de la prostitution, ou bien à sauver une jeune fille de la prostitution, elle indiquera la nature des relations de tous ces êtres entre eux, la disposition de leur volonté et la nature de leurs sentiments.

L'or et le sentiment humain sont en relation mutuelle comme le mercure du baromètre et l'air. Plus il y a de sécheresse, plus le niveau du mercure monte ; plus il y a de sécheresse et de dureté dans l'homme, plus monte la valeur de l'or ; plus il y a d'humidité, de moiteur, plus le baromètre baisse ; plus il y a de sentiment, plus s'amoindrit, dans les relations entre humains, la puissance de l'or.

A une époque comme la nôtre où l'argent atteint une puissance inégalée, nous pouvons dire que le sentiment est au plus bas. Les combinaisons de la finance et de l'industrie ont donné à l'argent le pouvoir de se reproduire indéfiniment lui-même, ce qui n'a existé à aucune époque de l'histoire et ce qui sapera, par l'excès du mal et des abus, la puissance néfaste du tout-puissant symbole.

Une foule de gens qui n'ont point de vices coûteux, qui sont au-dessus du besoin, qui dédaignent les plaisirs et vivent en des conditions matérielles très modestes, sont toujours prêts néanmoins à dépenser de l'argent pour en gagner et même à en perdre, dans l'espérance seulement d'en gagner.

Pourquoi faire ?

On peut avancer sans crainte d'erreur qu'ils n'en feront rien et qu'ils n'en voient d'autre emploi *qu'un placement avantageux*, c'est-à-dire cette reproduction indéfinie de l'argent par lui-même, qui semble le triomphe de l'industrie et qui n'est

que le triste anéantissement du sentiment humain dans le monde du travail.

C'est la cité qui a donné à l'argent toute sa puissance et son horrible signification. A mesure qu'on s'éloigne de la grande ville, les relations entre les humains deviennent moins âpres, moins glaciales, plus empreintes de cordialité — et l'argent perd tout ce que le sentiment gagne (1).

(1) Une femme qui a voyagé dans l'île de Java m'a raconté ce qui suit :

« Un jour, dévorée de soif et n'en pouvant plus, j'arrêtai ma monture sous des cocotiers chargés de leurs fruits.

» Un Javanais était là, je lui exprimai ma souffrance. En un clin-d'œil il monta dans la couronne d'un de ces arbres élevés, cueillit une belle noix de coco, et, redescendu à terre, ouvrit avec son couteau la dure coquille, m'offrit la coupe d'eau pure et limpide que la nature a placée sous cette écorce rugueuse. Il ne voulut accepter aucune récompense, heureux de m'avoir obligée. »

Représentez-vous maintenant un pauvre voyageur mourant de soif et de fatigue, entrant dans un cabaret à Bruxelles, sans les trois sous obligatoires pour le verre de bière et la chaise.

Il faut étudier une capitale à la lumière des sciences biologiques pour voir clairement quel monstrueux organisme elle forme, comme elle fausse, dénature et empoisonne toute l'existence humaine. C'est elle qui a produit la fameuse « question sociale » ; mais ce n'est pas elle qui sera jamais capable de la résoudre.

Le travail productif dans la grande ville, cela s'appelle : *les affaires,* c'est-à-dire purement l'exploitation du travail d'autrui. Et ces affaires mêmes ne sont qu'une fièvre, un halètement, un harcèlement sans trêve.

On ne *vit* plus — il n'est plus permis de *vivre.* La nervosité générale rend tous les rapports épineux, pénibles.

Je crois voir, dans un manège, courant les uns derrière les autres, en un cercle éternel, tous ces *actifs,* ces hommes sérieux, ces hommes d'affaires de la grande ville, se poursuivant les uns les autres à coups de fouet sur les épaules, à coups d'épée dans les reins ; parfois aussi à coups de botte au derrière.

Jamais de relâche, jamais de répit, jamais de trêve. La vie est trop sérieuse pour jamais se reposer un instant.

Oui mais POURQUOI vit-on ?

— Pour faire fortune, répondent-ils.

— Mais encore — après ?

Il y en a qui tombent, accablés, blessés ou défaillants. Ils sont aussitôt traînés sur l'arène, enlevés, et les rangs se

referment et l'infernale galopade continue. Toute cette activité est plutôt malfaisante, car elle ne va pas à la satisfaction des vrais besoins de la vie, mais à la suppression de la vie même.

Et plus rien ne dure, tout se disloque, se dissout au plus vite. On déménage tous les trois mois, les domestiques quittent leur service tous les mois, les commerces se fondent, se cèdent, disparaissent. Rien ne tient plus, la vitesse qui nous entraîne rompt tous les liens.

Il n'y a plus d'habitudes, plus de droits acquis, plus de règle, il n'y a plus que la sensation vertigineuse de cette infernale vitesse, galop de fièvre vers on ne sait quoi.

En réalité on ne vit plus et il n'y a plus de jeunesse.

Beaucoup trop tôt, les jeunes gens sont, dans la grande ville initiés aux affaires, à la puissance de l'argent et chargés de ces responsabilités spéciales qui rétrécissent l'âme, tuent l'idéal et le sentiment.

Au point de vue des affaires, ce n'est pas là une perte ; mais au point de vue de l'humanité?

La vie doit commencer de bonne heure, disait ces jours-ci un écrivain français, parce qu'il faut une force virile pour supporter le fardeau de l'existence moderne. Nous brûlons nos muscles, nos nerfs, nos cerveaux.

Il faudrait s'entendre une fois pour toutes sur cette existence *moderne*. Ce n'est que l'existence des grandes capitales. Loin d'elles la vie peut être encore douce, calme et normale pour qui veut se contenter de vivre ainsi.

Et la jeunesse de la grande ville ne peut plus développer sa fleur de gaieté, de grâce, de simplicité, de candeur et de

générosité. Un souffle empoisonné tue cette fleur charmante avant son éclosion.

La grande ville ne veut ni jeunesse, ni enfance, ni vieillesse. Les adultes seuls peuvent y vivre — dans le perpétuel tourbillon. Trois cents petits enfants sont fauchés par la mort à Bruxelles, chaque mois.

Les vieillards n'osent plus s'aventurer dans les rues et avenues où les machines menacent le passant de leur brutalité d'écraseuses électriques ; où le puant, pétaradant et hideux automobile dévore ses 60 kilomètres à l'heure, apparaît comme une incarnation de la laideur, du cynisme, de la grossièreté sociales.

Ces machines de vitesse ramènent la pensée vers les machines de force qui président au travail, et qui, elles aussi, punissent de mort un instant de distraction.

Est-ce là donc le travail auquel nous avait destinés la nature ?

Le travail *naturel* a pour résultats *sûrs* l'abondance, la joie, la santé, la vie.

Vivre de son travail, dans la grande ville, ce n'est plus une chose simple de qui va de soi ; c'est une chose difficile, compliquée, aléatoire, épineuse, presque impossible. Et la tendance à faire du travail une sorte d'aumône s'y accuse de plus en plus.

La nature qui nous fait une loi du travail, ne manque pas de nous en fournir, quand nous lui restons fidèles.

Chez les campagnards il y a de l'ouvrage toujours.

Dans une exploitation agricole si petite soit-elle, tout le

monde est occupé sans peine et selon ses forces, depuis le gosse de sept ans jusqu'à l'aïeul de quatre-vingts.

Jamais je n'ai vu dans les nombreux villages que j'ai étudiés, un seul homme de bonne volonté manquer de travail.

Dans la capitale, le travail est *rare*. Chose curieuse, il devient une aubaine qu'on se dispute. C'est une sorte de gros lot qui n'échoit qu'aux heureux.

Pour une maigre place, pour un petit emploi dérisoire et piteux, il y a jusqu'à 200 aspirants qui font queue à la porte sous la neige et la bise.

Jugez si l'employeur peut garder quelque respect de cette marchandise humaine qui s'offre dans ces conditions d'avilissement.

Un tout jeune homme avait été engagé comme commis de bureau d'une puissante compagnie financière. 50 fr. par mois avec la garantie de ses dimanches de libres ; six mois après, comme on était content de ses services, on le prévint qu'il eût à travailler le dimanche aussi et pour le même salaire.

Quelqu'un lui conseilla de refuser.

— Savez-vous ce qu'on me répondrait ? dit-il. «Vous refusez. C'est bien. Vous pouvez partir. Il y en a cinquante à la porte qui ne demandent pas mieux que de prendre votre place aux conditions que nous voudrons. »

Le jeune homme se soumit, continua à travailler des années durant, de 7 à 7 pour 50 et enfin pour 75 fr. par mois, sans repos hebdomadaire.

Voilà l'effet de l'affluence des jeunes gens en quête de travail, vers la grande ville.

Voilà l'effet de l'encombrement des cités pour le travailleur de toutes les catégories sans exception.

L'argent seul a de la valeur dans la capitale : l'homme y perd la sienne. Le patron apprend la brutalité, la dureté inhumaine, la méfiance âpre, au milieu d'une foule anonyme et flottante de quémandeurs, de gens instables, malheureux, harcelés par besoin.

Le travailleur ne s'attache plus à rien : ni au patron qui l'exploite, ni au travail qui n'est qu'un esclavage, ni à la vie qui lui apparaît, faussement, sous de noires couleurs.

Plusieurs centaines de malheureux battaient de la semelle, un matin d'hiver en 1901, à la porte d'une maison où le patron demandait un ouvrier, *un seul*, à 25 centimes l'heure.

Pourtant le rapport pour 1900 d'une œuvre philanthropique a osé dire qu'à Bruxelles deux patrons courent après un seul ouvrier! Pourquoi, par des propos aussi inexacts entretenir le mirage qui attire dans la capitale des centaines d'ouvriers de toutes les régions du pays ?

Au loin, c'est un lac délicieux dont les eaux fraîches et bleues s'encadrent de verdures fleuries. Il semble que le pauvre voyageur de la vie, dont les pieds saignent, dont la tête est lourde, le gosier desséché, le corps poudreux et couvert de sueur, n'ait qu'à venir se perdre sous ces ombrages veloutés, cueillir des fruits savoureux, se plonger dans ces eaux limpides, se reposer dans les gazons fins.

De près, ces lacs édéniques se changent en plaines de sel hérissées de ronces, de chardons, semées de blocs de pierre de cailloux — et les illusions tant caressées en un désespoir morne.

Dans cette capitale de 630,000 habitants, il est difficile de trouver du travail, car les travailleurs de toute catégorie s'y font une concurrence acharnée. Et les immigrants arrivent toujours — et de tous les coins du pays : tous croient trouver à se caser plus aisément à Bruxelles (1). Ils subissent le mirage. Il y a beaucoup plus de demandes que d'offres — dans les métiers industriels et la main-d'œuvre professionnelle.

De jeunes artisans de tous les métiers et de bonne capacité restent parfois de longs mois sans travail. Par contre, dans les villages même les plus rapprochés de Bruxelles, il est presque impossible de faire exécuter un petit travail : il n'y a pas d'artisans.

On n'y trouve qu'un ou deux petits patrons, médiocres comme capacité et qui se font aider par des apprentis recrutés parmi les plus pauvres gens du village, ceux qui n'ayant pas de bien n'ont aucun travail à donner à leurs fils chez eux. Ces enfants sont aussi mal développés corporellement qu'intellectuellement, parfois victimes lamentables de l'ivrognerie de leur père.

L'affluence des travailleurs, des ouvriers, des jeunes gens en quête d'emploi, des diplômés cherchant à tirer parti de leurs diplômes, déclasse une multitude de jeunes gens.

Surtout les intellectuels souffrent durement.

Un terrassier, un maçon trouvent encore à se faire embaucher ; mais un jeune ingénieur, un jeune médecin, un

(1) Les femmes jeunes et de tournure élégante qui cherchent du travail reçoivent des propositions d'un genre spécial — mais l'emploi honnête qu'elles cherchent est impossible à trouver.

professeur, un humaniste, que doivent-ils devenir? Il existe à Bruxelles un véritable prolétariat médical, dans lequel il y a de radieuses intelligences et des talents féconds en promesses.

Le médecin est le premier des savants; lui seul pratique ces sciences de la vie — physiologie, hygiène, psychologie — qui doivent renouveler la société malheureuse.

A considérer la sordide mesquinerie avec laquelle les administrations mesurent aux médecins communaux, aux chefs de service et autres les traitements qui sont pour ces savants la garantie de leur dignité professionnelle, la condition du repos de l'esprit et de la possibilité d'études ultérieures, il est aisé de voir que la science n'a pas grand crédit dans notre monde actuel et dans nos orgueilleuses capitales (1).

Depuis le scandaleux procès du docteur Laporte à Paris, on a vu qu'un savant modeste, laborieux, courageux, héroïque en face des difficultés atroces de l'existence à Paris — pouvait mourir de faim sans que personne s'en soucie.

Sur la dénonciation de quelques imbéciles — le ciment de notre société — le Dr Laporte fut traîné devant les tribunaux comme un assasin.

Aux siècles passés, les médecins étaient les valets des magistrats, et ceux-ci n'étaient que des bourreaux. Depuis le réveil des sciences d'observation, depuis que le médecin tend à supprimer le magistrat, à le remplacer (2), à substituer au vieux fatras de lois barbares, la Vérité naturelle — depuis

(1) M. Malempré se plaint de l'insuffisance des crédits accordés aux sociétés médicales, dont les publications de peuvent atteindre le but poursuivi. *Séance de la Chambre du 14 juin 1901.*

(2) Les sciences biologiques révolutionneront partout les Palais de Justice.

lors, médecins et magistrats sont en hostilité. Le magistrat représente la Force, car les Lois presques toutes sont faites contre le faible (1). Le médecin représente la lumière. Et les magistrats ont plus, aux temps passés, abusé du feu qu'usé de la lumière.

Témoin les horribles procès en sorcellerie — non du moyen-âge, mais même encore des XVIIe et XVIIIe siècles, par toute l'Europe.

A Paris, la ville-lumière, des professeurs, des écrivains, des artistes vont échouer dans les asiles de nuit, balayent les rues, se suicident pour échapper enfin à la tenaillante misère. Peut-être dans une province lointaine auraient-ils pu vivre modestement, mais eux aussi ont voulu la renommée, la gloire peut-être et la fortune. Ils ont trouvé la misère et la mort, deux cadeaux que les grandes cités offrent libéralement aujourd'hui aux talents qui se réfugient dans leur sein.

Pourquoi ?

Ah, c'est que la capitale, c'est surtout *la foule,* la terrible foule, brutale, grossière, envahissante, inhumaine, et, au besoin, homicide.

Cette foule est pour ainsi dire la sécrétion de cet organisme artificiel : une grande cité.

C'est avec cette foule que doit compter l'élite intellectuelle aussi bien que l'élite sociale.

(1) « Sortons de la légalité pour rentrer dans le Droit » disait dernièrement un de nos législateurs.

Il y a, assure-t-on, 25,000 jeunes gens sans emploi ou, du moins, sans emploi sérieux sur le pavé de Bruxelles.

Rien n'est malheureux comme une jeune énergie sans emploi. Et pourtant la capitale a des journaux qui, depuis des années, avec une opiniâtreté de maniaque (1), attaquent l'entreprise coloniale du Congo.

Un ingénieur de la ville disait, débordé par les demandes pressantes et plaintives d'emploi : « Le Congo est trop loin, c'est grand dommage. Il ne devrait être qu'à cinq heures de chemin de fer, pour nous débarrasser de notre superflu d'hommes. » Il portait à 40,000, chiffre exagéré peut-être, cette armée de misérables pour qui la vie — la vie dans sa fleur ! — n'est qu'un douloureux problème.

La nature leur commande impérieusement d'être actifs ; la dure nécessité leur ordonne de travailler pour subvenir à leurs besoins — et la grande ville leur impose la douloureuse oisiveté. Ils doivent vivre et ne peuvent pas vivre. Ils sont malheureux et font encore autour d'eux des malheureux. De tristes querelles, des discussions sans fin naissent dans les familles besogneuses, de l'inactivité forcée d'un homme jeune et valide dont l'entretien est dispendieux.

Il n'est qu'un seul moyen de salut pour ceux-là : fuir la capitale — s'en aller au loin en des régions où les foules ne

(1) Leurs directeurs appartiennent peut-être qui sait ? à cette catégorie d'aliénés.

s'écrasent pas, ou la vie est plus libre parce que la population y est moins dense, le travail plus respecté, parce que la concurrence est presque nulle.

Je crois que très peu de ces 25000 jeunes gens resteraient à Bruxelles, où la vie est abominable pour un homme sans argent, s'ils possédaient seulement les 500 fr. nécessaires à leur émigration.

Un bon Namurois avait l'habitude de dire à ses enfants : « Quand il n'y a plus de blé en Belgique, il y en a en Egypte. »

Dès que l'homme se résout sérieusement à quitter les agglomérations urbaines, les centres industriels, les régions surpeuplées, dès qu'il se résout franchement à vivre du travail de ses mains dans la solitude, la vie subitement se fait plus douce, le loisir, la paix, le calme surgissent.

Mais il faut qu'il rompe résolûment avec le goût du luxe et du plaisir développé par la grande ville.

Mais quoi ! Vivre sans douleur et sans ennui n'est-ce pas un luxe que les plus fastueux habitants des capitales modernes ne savent plus atteindre ? Ce que nous promet la vie simple et naturelle, loin des foules machinales aux goûts factices.

25000 jeunes gens à pourvoir d'un viatique pour les envoyer de par le monde, comme le voudrait leur jeune énergie, cela demanderait donc douze millions et demi.

Douze millions et demi, pour Bruxelles, ce n'est pas beaucoup, cela se trouverait facilement, si les intelligences étaient ouvertes au bien, les volontés gagnées. Elles ne le sont-

pas. Ou bien, elles se trompent sur les moyens (1).

Des fortunes exorbitantes de 7, 8 et 10 millions se transmettent par héritage à un seul individu (2) parfois un parent éloigné, indifférent au testateur, parfois à un étranger. Le testateur n'a pas songé un instant lorsque d'un trait de plume il augmentait ainsi la puissance brutale de l'argent, qu'il eût pu faire un acte de justice et de sagesse sociale qui ne lui coûtait rien, qui ne coûterait rien à son opulent héritier en léguant une somme à la jeunesse active et instruite, mais sans moyens d'existence ; à ces classes moyennes « les plus intéressantes peut-être, disait un chroniqueur, avec leurs besoins dont nul ne se préoccupe, leur culture qui les rend aptes à tout concevoir sans rien pouvoir atteindre, leur sensibilité plus aiguë qui les prédispose à tous ressentir... »

Remarquez que tous les legs faits par les testateurs à intentions charitables, et les philanthropes, sont consacrés aux infirmes, aux incurables, aux vieillards, aux déchets humains, comme si c'était eux la partie la plus intéressante de la société.

En dernier lieu, le legs du plus opulent des banquiers bruxellois consacre quatorze millions à deux hospices pour malades et pour convalescents.

Y a-t-il quelque chose de plus lugubre, de plus affreux, de

(1) Ainsi, un brave bourgeois a laissé une rente annuelle de 80,000 fr. pour une *bonne œuvre* à Bruxelles. Cette rente est absorbée par un journal archaïque et veuillotin que personne ne lit. Où est la bonne œuvre ?

(2) La succession de C.... d'Anvers se monte à 7 millions transmis à P. de C... Un agent de change de Bruxelles a hérité d'un coup 8 millions. Un brasseur de Tronchiennes a laissé à un ami 10 millions.

plus anti-humain dans son apparente humanité, qu'un hospice ? C'est la mort de la plus douce chose qui soit au monde : la liberté; c'est la mort de la famille, de la dignité humaine, la fin de la douceur de vivre.

L'hospice ! l'encasernement de tous les malheureux que la grande cité produit, c'est bien le chef-d'œuvre de sa prévoyance, l'aboutissement fatal de son activité.

Pour profiter de cette étrange philanthropie des grands donateurs, il faut être non-seulement un infirme, un déchet social, il faut encore renoncer à son foyer, à sa famille, à son individualité : il faut entrer à la caserne de charité, vivre désormais dans la salle commune, sous l'œil des surveillantes; il faut se laisser hospitaliser, c'est-à-dire, il faut entrer dans une agglomération d'individus d'un caractère désigné.

Ainsi, l'agglomération dans l'agglomération, la destruction de la famille, de l'individualité; le seul souci des infirmes, des déchets humains, à l'exclusion des valides impitoyablement abandonnés à leur misère : voilà comment les grands testateurs comprennent la philanthropie posthume.

Toujours ce vain palliatif de la charité sans l'intelligence de la justice. On reconnaît ici l'influence de la femme sur l'esprit de ses fils : n'est-elle pas avant tout la metteuse en œuvre des palliatifs sociaux ? Va-t-elle jamais à la racine du mal ?

A la jeunesse qui est sans aide ni secours, sans guide, sans direction, sans connaissance suffisante de la vie; qui use ses belles énergies à piétiner sur place, sur le pavé cruel de la grande ville, on ne songe pas un instant, parce qu'elle est censée n'avoir besoin de rien : elle a besoin de tout, et si on

ne lui vient pas en aide, elles préparera les tristes déchets humains qu'on reçoit dans les hospices élevés à coups de millions.

— Vous êtes jeunes et fort, allez travailler! dira l'homme riche et influent, imploré.

Belle logique!

Quand *il n'existe* pas de travail! Quand cette force s'en va un peu tous les jours, usée par les privations, par la faim.

Car j'en ai connu, de jeunes intellectuels, professeurs, humanistes, écrivains, peintres, sculpteurs, savants, ayant faim, ne pouvant plus sortir faute de souliers.

Ah! le pays où les brasseurs peuvent laisser dix millions d'héritage, n'est pas tendre pour ceux qui vivent du labeur intellectuel.

Et cela va de soi.

Le seul souci des donateurs est donc pour ceux que le mal social à déjà terrassés et qui ne valent plus rien pour l'amélioration générale.

Les valides, les jeunes, les forts, les vaillants, les héroïques misérables dont le savoir, le talent, le génie font aussi après tout la fortune de la Belgique, et qui, à moins de frais pourraient être aidés, ne le seront que lorsque, brisés à leur tour, ils iront frapper à la porte d'un de ces riches hospices où la misère, chose étrange, devient capitaliste parce que anonyme (1)...

« Société anonyme », elle aussi!!!

(1) Il y a trois ou quatre ans au salon de l'Essor, je crois, apparut une œuvre des plus touchantes et des plus profondes par l'idée : Un petit tableau représentant une jeune fille dont les longs cheveux ondoyants

Au lieu de faire de la place, de désencombrer, de donner le vol aux jeunes activités, l'essor aux jeunes talents, la capitale garde jalousement sur place tous les éléments de décomposition.

Elle oublie ou ne veut pas savoir qu'il vaut mieux prévenir que guérir. C'est ainsi que des millions se dépensent en vains palliatifs et que les mêmes maux recommencent sans cesse. La société urbaine est en ceci semblable à un conducteur de chevaux qui refuserait de faire rattacher un fer à cheval branlant et ne s'occuperait de la bête que lorsque, fourbue et saignante, elle se serait abattue au bord du chemin.

étaient surmontés d'une couronne; la beauté, l'air inspiré de ce visage justifiait la devise très philosophique : Juventus Victrix. Je regrette d'avoir oublié le nom de l'auteur de cette œuvre.

Dans cette capitale, où l'on compte des ingénieurs parmi les conducteurs de trams, des docteurs en droit et en sciences parmi les commis de magasin, de fins talents de lettrés parmi les coureurs de cachet à 2 fr. l'heure; des professeurs meurt de faim, anémiques, des artistes que les soucis empêchent de produire et qui vivent, comme Balzac, dans la perpétuelle terreur de la saisie — les hommes d'argent, curateurs de faillites, usuriers, agents véreux, prêteurs louches, banquiers marrons, financiers en garni, quoique fort nombreux, sont tous riches.

Un de ces individus, pourvu d'un casier judiciaire, condamné par un tribunal correctionnel de province à 6 mois de prison pour escroquerie, établi à Bruxelles, fournissant aux fils de famille de l'argent qu'il emprunte lui-même, possède déjà des terrains dans un quartier « d'avenir » et sera bientôt compté parmi les manieurs d'argent les plus huppés de la capitale.

Ce monsieur qui a eu droit à une escorte de gendarmes et au logement gratuit dans une hôtellerie de l'Etat, fait insérer des annonces éblouissantes :

« Plusieurs millions à placer sur hypothèques garanties sérieuses ou institutions religieuses. Rien agences. »

La manipulation de l'argent et les tripotages qui s'en suivent sont devenus quelque chose d'effrayant à Bruxelles. (1)

(1) Un banquier qui avait escroqué *quinze millions* au moyen d'émission, fut condamné à *trois ans* de prison. Au bout de trois mois, le médecim

La prostitution aussi, qui pullule à Bruxelles, vit grassement, attire encore des cohortes étrangères qui font des boulevards intérieurs la grande voie de la débauche et des scandales nocturnes (1).

Mais si cette armée envahissante de la prostitution n'existait pas, un immense nombre de tavernes, bars, cafés, grill-rooms, caboulots, cafés-concerts, petits restaurants, maisons meublées, cafés louches et même borgnes, gargotes de nuit, pourraient fermer leurs portes, et la prospérité de la ville serait entamée.

Des rues entières, en un certain quartier près d'une grande gare, ne vivent que des femmes galantes.

Ce sont elles qui en réalité payent les loyers de ces maisons dont le rez-de-chaussée est occupé par d'insignifiants commerces.

Le « premier » est habité par une madame Anna ou Laurence quelconque, vers laquelle serpente toute la matinée une procession de femmes à cabas, pour on ne sait quels mystérieux négoces.

La vie sérieuse, professionnelle, commence le soir. A la tombée du jour, toutes les belles de nuit épanouissent leur corolle, des parfums suggestifs envahissent les boulevards, les terrasses des cafés, les lieux de plaisir flambent pour une

certifiant qu'il ne supportait pas le régime cellulaire — il fut remis en liberté....

(1) La partie du boulevard du Nord entre la rue du Finistère et la place Rogier est un mauvais lieu de minuit à deux heures du matin. Les drôlesses et les drôles font retentir la voie publique de leurs cris, chants, querelles. C'est un boucan infernal.

autre nuit joyeuse et la femme tend ses piéges partout où l'homme dépense de l'argent.

C'est un recrutement quotidien, âpre et acharné. Les maisons de victuailles et de liqueurs qui abondent en ces parages, fournissent la matière première des soupers fins qui se font, marché conclu, dans les petits appartements. Mais ce sont les logeurs et logeuses de ces dames qui servent ces soupers et y font leurs petits bénéfices.

Si la femme est « dans ses meubles » et qu'elle tombe dans la dèche, il y a encore pour les logeurs un bon coup à faire. Ils lui achètent pièce par pièce pour presque rien tout son luxueux mobilier pour se couvrir des frais du loyer et le lui revendent très cher, quand elle s'est remise à flot.

Cette petite opération répétée une vingtaine de fois peut encore donner d'honnêtes profits.

Si la femme ne se remet pas à flot, tout y passe, ses bijoux, ses vêtements, et, bientôt, expulsée du logis pour faire place à une fleur du trottoir plus jeune, plus belle, plus chanceuse, elle doit se réfugier dans la chambre meublée, triste asile des pires décadences.

Enlevez la prostitution à Bruxelles et vous lui enlevez la moitié de son attrait.

Le mercredi, jour de Bourse, est le grand jour des trottoirs. Les moindres bouges envoient leurs «serveuses» roder autour du Palais de l'Argent, recruter de la clientèle. La rue des Bouchers y est représentée. « Sus aux provinciaux! » Eux seuls, les naïfs, gardent encore quelque illusion à l'endroit des « plaisirs clandestins » de la capitale.

Sont-ce les affaires uniquement qui attirent les ingénieurs,

les *gros directeurs*, les industriels de province ? Ils savent qu'ici on peut tout se procurer pour de l'argent — et non pas en province, parce que la province est plus honnête. Pourquoi plus honnête ? Parce que l'agglomération humaine, origine de la corruption, y est bien moins dense.

La prostitution est une puissance redoutable avec laquelle toute capitale doit compter. L'indignation, le hautain mépris de la vérité, l'hypocrisie qui refuse de prononcer le mot et s'accommode si bien de la chose, sont vains.

Bruxelles comme Paris, comme Berlin, Londres, Madrid est rongé de cette lèpre, le produit essentiel des grandes agglomérations humaines et d'une socialisation avancée.

Une maison de tolérance d'un des beaux quartiers de Bruxelles, un quartier de banques, de consulats, de sociétés anonymes, fait distribuer de honteuses petites cartes d'adresse à la sortie des théâtres, des cafés-concerts, aux jeunes gens, encore en âge d'école.

La syphilis brûle et dévore le sang des races européennes aux grandes cités dont les dômes orgueilleux se dressent dans nuages. La syphilis, la préparatrice du terrible *tabès dorsalis* aux multiples tortures ; de la paralysie générale et des chancres les plus affreux.

Pourquoi ne pas enseigner aux jeunes gens tout ce qu'ils gagnent à être chastes ?

Mais comment ne subiraient-ils pas l'influence de cette idée fixe sexuelle partout manifestée dans la capitale ?

Il y a une petite presse spéciale destinée à l'amusement de la jeunesse, et qui ne vit que d'ordures.

Dernièrement je voyais, étalé chez un petit marchand de

journaux en boutique, une de ces feuilles stupéfiantes, et d'une telle brutalité dans la crapule et d'une telle indigence intellectuelle, que le caractère de ses fabricants m'apparut soudain dans sa vérité : des érotomanes. L'imprimerie donne pourtant à ces maniaques spéciaux la faculté d'enseigner la jeunesse.

Les kiosques de journaux, les vitrines des marchands de journaux, sont autant de chaires de ces professeurs libidineux, dont le crime est de travailler l'esprit de l'enfance, de la jeunesse dans le sens de la préoccupation sexuelle qui devient prépondérante alors, à un âge où la vie pour être *normale*, c'est-à-dire *saine,* doit s'épanouir en simplicité, en gaieté, en candeur.

C'est un grand travail d'hygiène que d'empêcher les érotomanes qui tiennent la plume ou le crayon, d'entretenir le public de l'obsession sexuelle qui les travaille.

Ces êtres malsains, déséquilibrés, devraient être simplement mis, comme tous les psychopathes, hors d'état de nuire. Et comme le mal qu'ils font, ils le font surtout à l'enfance, à la jeunesse, ils sont des nuisances sociales spécialement dangereuses.

L'ignorance de la *vie normale* nous tue.

Si nous connaissions cette belle vie saine et forte, pure et simple, douce et exempte de douleur, laborieuse, sincère et frugale, nous aurions honte de l'existence de polichinelles civilisés que nous menons.

Le vice est le résultat extrême de l'éloignement de cette vie *normale.*

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'elle est impossible dans les cités.

Il règne une sorte de respect humain à l'égard des mesures de préservation publique à prendre contre les obsédés sexuels qui fabriquent des feuilles et des petits livres illustrés.

Les coulisses de la presse bruxelloise fourmillent d'individus dont les notions sur la vie, sur la liberté, sur le droit sont des plus extravagantes. Pour eux, le vice est spirituel, fier et charmant. Il faut le protéger. C'est une des attractions de la capitale. Honnies soient les autorités qui touchent aux feuilles crapuleuses.

Ces fiers esprits, qui seraient bien en peine si on leur demandait *ex-abruplo* de décrire en vingt lignes un hanneton, se font alors les protecteurs indignés de ..... l'immoralité, publique.

Les autorités peuvent enlever les aliments corrompus des marchés et des charrettes des marchands — cela est approuvé; elles ne peuvent toucher à la pourriture que des érotomanes de la plume présentent à tous les coins de rue comme pâture des yeux et de l'esprit à la jeunesse.

C'est d'une belle absurdité. Il faudrait faire comprendre une fois pour toutes au public que les *pornographes*, comme on les nomme, sont des obsédés d'un genre spécial, des détraqués qui ne peuvent avoir le droit d'imposer au jeune public leur vision spéciale et libidineuse du monde. (1)

(1) Le mal est très répandu. Une maison éditoriale entretient un atelier spécial de pornographie. Et pour ces produits qui se distribuent

Tout ceci est en première origine un produit de la capitale des capitales : de Paris.

Ah ! cette langue française, cette belle et noble langue française, à combien d'ignominies elle sert de véhicule ! que nous sommes loin des spirituels crayons de Cham et de Draner ! Bruxelles, devenu un petit Paris, devait avoir sa presse illustrée boulevardière. On sait ce que c'est (1).

discrètement, donnait à un typographe — spécial aussi — fr. 7,50 de salaire par jour.

Cet individu était, depuis, entré comme domestique dans un excellent service. La grande maison le rappela, majora son salaire, et le typographe continua, à raison de 8 fr. par jour, sa petite besogne de ..... décomposition.

(1) Il nous plaît de rendre ici un hommage spécial à la langue flamande, pure, forte et chaste comme une vierge des forêts ancestrales. Jamais elle ne s'est souillée de ces abominations. Qu'on laisse jacasser les centralisateurs. Un peuple qui possède une langue pure comme un rayon de soleil, souple et douce comme le satin, forte comme l'acier trempé, n'est pas près de se laisser absorber par une autre nationalité.

La charité réservée aux infirmes, aux impotents, aux déchets humains : nous retrouvons cette idée dans la pompe excessive des enterrements, l'exagération des cérémonies funèbres. A côté de ces morts que l'orgueil de leurs proches entoure de luxe jusqu'au bord de la fosse, où s'effondre toute vanité — des vivants souffrent, privés des choses indispensables.

Un jour, par un temps de neige fondante, au carrefour de la rue Royale et de la Place de Louvain, un convoi funèbre passait. Après le pompeux amoncellement de couronnes (1) gigantesques sur un mort qui n'a que faire de fleurs artificielles, vingt-six voitures attelées à deux, suivaient. Le défunt, à qui tout cela était bien indifférent (2), se trouvait donc conduit à son coin de terre argileuse par cinquante-quatre chevaux et un total d'environ cinquante hommes, les dix dernières voitures étant vides.

D'autre part, on voyait passer, dans la boue glacée, sous la neige et la bise des femmes surchargées, de jeunes mères

(1) Ce luxe là aussi, comme celui du vêtement, est impossîble dans les campagnes. Derrière un corbillard disparaissant sous les couronnes et suivi de quatre landaus qui semblaient des corbeilles fleuries, je comptai un jour, boulevard de Waterloo, soixante voitures.

(2) Les cadavres couronnés! Nous n'avons jamais réussi à comprendre l'idée qui est au fond de cette absurdité.

avec des enfants pâlots au bras, de petites ouvrières anémiques, mal chaussées, de pauvres bougres dont les chaussures puisaient. et qui étaient visiblement en train de gagner une pneumonie plutôt qu'un salaire.

La saine raison, l'invincible raison que les aberrations civilisées ne parviennent pourtant pas à étrangler définitivement, disait que ces vivants se fussent bien mieux accommodés de ces véhicules.

Mais rien pour eux. Le mort, lui, traînait à sa suite vingt-six carrosses attelés à deux pour se rendre chez lui.

On appelle cela le respect de la mort : je l'appelle, moi, le mépris de la vie, de cette vie souffrante et opprimée que les agglomérations engendrent.

Dans cet incident banal je vis comme un raccourci de notre bienheureuse société, son amour du luxe, de la parade, des cérémonies pompeuses, son stupide oubli de l'imprescriptible solidarité humaine, son mépris de la simplicité qui rend la vie heureuse.

Ah ! ces cérémonies organisées par les grandes cités ! Ces défilés, ces cortèges, ces parades, ces revues, ces longchamps-fleuris, ces fêtes où se rue la foule enfantine et grossière ! Comme tout cela atteste l'infériorité de l'état intellectuel et moral des masses ! Qu'est-il au fond cet état, si ce n'est une forme de la sauvagerie ?

Occupons-nous enfin de nous-mêmes, de notre vie propre, de notre développement individuel, de notre bonheur, et laissons-là ces vains spectacles que les grandes villes multiplient beaucoup trop, pour lesquels elles gaspillent des ressources précieuses.

La presse de la capitale consacre à ces vaines cérémonies de nombreuses colonnes, tandis qu'elle refuse la moindre place à quelque étude ou description de la nature.

Elle n'admet rien de ce qui pourrait donner aux foules l'idée d'une existence autre que l'infernale vie des grandes villes (1).

Ne perdons pas nos heures à lire les innombrables et interminables relations de mariages et d'enterrements princiers, de couronnements de souverains, de fêtes de tout genre. C'est du temps perdu. Qu'importe cela à notre vie !

Combien en serons-nous plus instruits, plus sages, plus réfléchis, plus prévoyants après avoir lu ? Ces heures précieuses nous devons, pour bien faire, les consacrer à notre amélioration propre et à celle de nos enfants.

Jamais avant la Révolution française les faits et gestes de princes n'ont autant occupé le public que de nos jours, grâce à la presse.

Le reportage s'est élevé à la hauteur d'une niaiserie stupéfiante, d'un cabotinage bien américain.

N'y a-t-il pas quelque chose d'humiliant pour l'esprit à

(1) Je me suis entendu bafouer par le directeur d'un journal bruxellois, pour avoir osé me permettre quelques études de la nature dans sa feuille étroitement urbaine. — « Vous écrivez des articles sur les petits oise... au ... aux bêtifia-t-il ; sur le clair de lu ... u ... une ! *Nos abonnés* veulent des articles *sérieux !* »

Cet homme ne croyait certes pas si bien dépeindre l'état général des esprits bruxellois. Honni soit tout ce qui n'est pas société anonyme, commerce, industrie, annuaire de l'un et de l'autre !

La nature, cela n'est pas assez *sérieux* pour les *abonnés !*

Joseph Prudhomme, te voici dépassé.

voir l'excès d'indélicatesse, de badauderie, d'enfantillage grossier où sont descendus les reporters, par exemple, lors du départ de M. Buffet de Bruxelles pour la Suisse, quand des journalistes ont passé la nuit dans la rue pour attendre ce personnage. Quoi ! C'est donc à ce résultat gigantesque que devaient concourir les inventions dont notre siècle fut le plus fier : chemin de fer, télégraphe, téléphone, presse à la vapeur ..... à nous renseigner sur le duel de M. Buffet !

La futilité du reportage devient extrême et lorsque des milliers d'instituteurs de l'enfance ne peuvent jamais se payer un petit voyage à l'étranger, un reporter tapageur et fanfaron traversera la moitié de l'Europe pour nous rapporter un renseignement burlesque et puéril.

Dernièrement une puce avait piqué un enfant de la famille royale d'Angleterre : les journaux de Bruxelles se sont empressés d'annoncer au public cet événement important.

Les journaux parisiens sont également passés maîtres en fait de badauderie, mais ceux de New-York les surpassent. Le fameux cable transatlantique transmet à la presse parisienne, qui les accueille pieusement, les blagues les plus écœurantes, des contes à dormir debout, des futilités dignes des Petites-Maisons inventées par les milliardaires de là-bas pour se désembêter.

La presse des capitales européennes n'a donc rien de plus intéressant à peindre dans la vie au jour le jour ? (1). Si tel est

(1) Les vitrines d'un journal austère (pour les autres) étaient occupées exclusivement un jour par les portraits des milliardaires américains et les scènes écœurantes de la Bourse de New-York.

l'esprit des foules, faut-il suivre les foules ou les précéder ?

Mais la presse malgré son activité fiévreuse et ses puissants moyens d'information, butte désormais contre un obstacle : l'impossibilité de faire faire au public un seul pas dans le sens du progrès moral — si elle ne change pas son propre esprit.

Son seul idéal, comme celui des foules, c'est l'argent. La guerre et le capital ; les coups à donner, les dividendes à toucher ; la politique et le commerce, le pouvoir et l'industrie : elle tourne dans ce cercle monotone (1). Tout ce qui est de l'humanité pure, de l'intelligence, du sentiment, de la philosophie, de la beauté, de la vérité est comme non-existant pour elle : cela ne rapporte pas.

Les charlatans rapportent bien plus, et, à tant la ligne, ils peuvent débiter leurs mensonges les plus effrontés à la troisième et à la quatrième page.

Ah ! le mensonge ! Voilà le vrai pivot de la vie moderne, voilà l'atmosphère même des grandes villes. On vit dans le mensonge, on y naît, on s'y développe, on y meurt.

Tout autour de nous ment et tous mentent.

Le commerce mondial, comme ils disent, débite des

(1) Un américain milliardaire — naturellement — a écrit dans un journal anglais un article sur la décadence de l'Angleterre.

Il est bien évident que la décadence d'une nation a des causes morales unies aux causes physiques.

Le journaliste d'occasion ne soupçonne pas l'existence des premières et se borne à parler de l'exportation qui diminue, des débouchés, qui font défaut, du commerce qui périclite.

Comme c'est bien cela !

choses sans valeur aucune dans les plus séduisants emballages.

Ce chocolat enveloppé d'azur rayé d'argent proclame les médailles d'or, qu'il a remportées aux expositions internationales, les reproduit sur ce beau papier. Mais il ne remporte pas mon suffrage, bien simple, mais sincère comme la nature. Ce chocolat si bien habillé est un mélange de farine, de graisse et d'une teinture brune. Plus les emballages affichent de luxe, plus l'acheteur est trompé sur la marchandise.

L'excellent chocolat qu'on achetait il y a trente ou quarante ans, enveloppé de grossier papier blanc avec une vignette d'une simplicité primitive !

Le délicieux beurre d'autrefois, que son goût de noisette seul proclamait naturel !

Les excellentes bougies vètues d'un grossier sarreau bleu !

Et toutes ces marchandises se taisaient, ne se recommandaient qu'à l'usage.

Elles sont devenues bavardes, n'en finissent plus de se louer, de proclamer leur propre excellence.

La réclame fatigue, harrasse, épuise l'attention.

Mais tout n'est-il pas mensonge et tromperie à l'heure actuelle ?

Le pain même que nous portons à notre bouche, ment ; il ne nourrit plus ; le moulin à vapeur lui a enlevé le gluten.

Le beurre, c'est de la margarine ; les confitures, de la gélatine coloriée. Les souliers sont en papier, l'argenterie en ruolz, les jolis tissus en toile d'araignée.

Mensonges les promesses de la réclame, les émissions des

sociétés financières, et jusqu'aux liquidations et faillites.

Mensonges les toilettes des femmes, les prospectus des établissements, les étiquettes des vins, les façades des maisons.

Le mensonge est partout et nous rend la vie intolérable.

Tous croient qu'il est de leur intérêt de mentir. Et il n'y a rien de plus directement contraire aux intérêts privés et généraux que le mensonge.

L'amour de la vérité caractérise les êtres supérieurs (1).

Les enfants, les criminels, les hystériques et certaines races, très inférieures se caractérisent par le mensonge.

Notre société urbaine quelque brillante qu'elle paraisse sous son vernis trompeur, est donc, prise en masse, très inférieure, car elle n'est que mensonge.

Ne vivons-nous pas entièrement sous le régime du verbe, des vaines formules, des symboles?

« Le monde occidental, plongé dans la barbarie, ne connaît pas encore les lois de la Vérité et de la Justice. »

Il n'est pas de Justice sans la Vérité!

Voilà pourquoi nous appelons vainement la justice sur une société qui a pour base le mensonge et l'erreur.

Le mensonge nous rend essentiellement incapables de l'œuvre de l'éducation des enfants qui seule peut changer la société si grossière et si malheureuse aujourd'hui. La femme, la seule éducatrice de l'enfance, se soucie-t-elle de la vérité?

Hélas! dans l'état présent de son développement cérébral, elle ne la connaît même pas. Car la Vérité, c'est aussi la

(1) Jamais il n'a été tant menti que par les Anglais pendant la guerre du Transvaal.

Science. Que pouvons-nous attendre d'un être uniquement occupé de sa parure?

Une élite de femmes intellectuelles artistes, philosophes, lutte contre cet état de choses, travaille à emanciper la femme *d'elle même :* mais la masse est-elle différente, philosophiquement, de la population féminine d'un village du Maroc? (1)

Celle-ci aussi suit la routine, y vit, y meurt, ne se doute de rien autre, ne désire rien, ne voit rien, ne change rien, parce qu'elle ne comprend rien. C'est un sexe, rien de plus.

La femme que nous voyons présider autour de nous aux actes de la vie matérielle, préparer la nourriture et le vêtement, ranger le logis, cette femme des grandes cités, si bien initiée et conquise au luxe, hait trois choses : le grand air — la liberté — la vérité.

Son excuse est dans son éducation, qui n'est que de la mauvaise routine transmise de génération en génération.

Pourquoi le papier timbré a-t-il acquis à Bruxelles une si triste importance? Parce que la *parole* est déchue de sa valeur, Le mensonge triomphe partout, par conséquent la défiance préside à toutes les relations et transactions.

(1) Si les femmes prises en masse, comme public, étaient intelligentes, observatrices et fidèles à leur mission, laisseraient-elles empoisonner l'enfance des classes nécessiteuses par les affreux *bonbons* coloriés comme des champignons vénéneux qui s'étalent aux devantures des quartiers populeux de Bruxelles et nommément rue Haute, rue Blaes, rue du Viaduc, dans tous les faubourgs. Je dis que les industriels, fabricants de bonbons, empoisonnent l'enfance de Bruxelles avec un cynisme qui n'est égalé que par l'imbécillité des femmes, laissant faire ! Cela se passe sous les yeux de tout le monde : ce n'est rien. Et on a bouleversé le pays entier jusqu'au tréfond avec l'affaire Jonniaux !!!

Personne n'est cru sur parole. Il faut un *acte*, c'est-à-dire la garantie que *la loi vous forcera à tenir parole*. Nous sommes censés ne tenir parole que sous le coup de la force : hors de là nous mentons, nous trompons, nous volons. Voilà les relations mutuelles dans la capitale, parmi ces foules anonymes, ces vagues humanités sans autre valeur que celle de l'argent.

Telle est l'influence moralisatrice de la capitale sur l'individu.

Tel est le résultat de l'effrénée concurrence commerciale et industrielle, de la formidable poussée vers les grandes villes, devenues les arènes d'une lutte désespérée, non pour la vie — la vie se gagne partout — mais pour l'argent qui la détruit.

Orientez moralement votre vie vers la vérité, si vous voulez vivre heureux, car la vérité est un élément du bonheur. Orientez-la physiquement le plus loin possible de ces grandes cités dévorantes où s'entassent et s'écrasent les êtres humains, se privant des trois choses les plus précieuses : l'air pur, l'espace et la liberté.

Bruxelles, et c'est là son orgueil, s'agrandit toujours.

On bâtit avec fureur, on annexe des localités entières ; les banlieues sont englouties par zônes successives, et le Bois sera bientôt une enclave au milieu de la marée montante des maisons.

Les habitants de la capitale passent désormais une notable partie de leur temps dans les trams, et ces trajets accomplis, par les mêmes voies toujours, et toujours sans horizon, sans air, sans intérêt dans le voyage, font, au bout de leur existence, un total invraisemblable de kilomètres. Il y a des gens qui auront, à la fin de leur vie, fait le tour du monde sans changer de place.

Ce perpétuel tourbillonnement dans le même cercle est un des effets les plus intellectuellement désastreux des grandes agglomérations. La capitale vous absorbe d'autant plus, vous paraît plus vaste, plus opprimante par la monotonie de ses rues, la silencieuse hostilité de ses foules.

Et ce phénomène a son corollaire dans le journalisme ; là aussi tout ce qui n'est pas *de la ville* est tenu pour peu intéressant. L'esprit est donc rivé à l'agglomération de toutes manières, et ceux qui manquent de fortune pour se rafraîchir dans un voyage reposant — sont semblables à des forçats encasernés dans un vaste bagne.

L'architecture domestique s'est transformée depuis vingt ans, elle s'est épanouie en élégance, en fantaisie gracieuse et

surtout en luxe. Ces merveilles de confort et de bon goût sont, naturellement, réservées au très petit nombre.

Certains quartiers nouveaux de l'agglomération sont, grâce à des jardins ombragés, à des étangs encadrés de verdure, à des restes de parcs dévastés, du plus riant aspect. Mais même ces jolies maisons avec leurs pignons dentelés, leurs grandes glaces, leurs jardinets au seuil, leurs incrustations en majolique, ne sont pas en des conditions hygiéniques irréprochables. Toutes ont leurs services dans le sous-sol, où l'aération est insuffisante et illusoire,où la pénombre remplace la clarté du jour.

Et le long des voies nouvelles où résonne la fuite métallique et tintinnabulante des trams électriques, d'épais nuages de poussière soulevés par ces voitures, s'abattent sur les maisons, pénètrent par toutes les ouvertures, poudrent les plantes qu'on essaye vainement de cultiver, étendent sur toutes les saillies leur voile épais.

Le vrai Bruxelles, l'ancien Bruxelles, dont le centre est la Grand'Place, ce musée d'architecture — ne s'agrandit pas, ne peut s'étendre : c'est le bijou logé dans un écrin vaste et banal. C'est la ville morte désormais..... Jamais je n'eus cette sensation de l'âme des siècles passés pétrifiée dans les monuments délicats, comme un jour de cet été, le premier du nouveau siècle, en passant par la cour du noble hôtel de ville.

Ces arceaux, ces ogives, ces tourelles, ces murs patinés par les âges, ces murs qui ont répercuté les voix, les rires de tant de générations tombées en poussière, surgissaient devant moi avec une éloquence muette et imposante.

Ce Bruxelles est mort.... oui, ville morte aussi la fine et

délicate cité, ouvragée merveilleusement, parée, ornée comme une fiancée. Morte, endormie dans sa parure! Ce qui autour de ce noyau grandit, grossit, s'étend, s'étale, comme le flot à la marée montante, ce n'est pas la ville — c'est une agglomération.

Pourquoi si banale, si différente des fines architectures des siècles passés?

La ville morte était l'œuvre des artistes, de l'intelligence, du cœur, de la main de l'homme : l'agglomération qui l'encadre, comme un emballage en sapin entoure un meuble précieux, c'est l'œuvre du machinisme, du chemin de fer et de la grande industrie!

Bruxelles a deux caractères : la ville flamande — le long des eaux — a gardé ses allures, son aspect d'autrefois. On aime ces maisons pittoresques, ces pignons en doucine d'où tombent, songeurs, les regards des siècles passés!

Cette cité aquatique serait restée délicieuse (1) n'était le peuple si différent d'autrefois; si étiolé, pâli, sans un reste de la gaieté exubérante, de la joyeuse énergie d'avant l'époque industrielle et financière. Et la main dévastatrice

(1) Cela aussi va disparaître, un *important projet* est présenté. Sur la senne *voûtée* on va créer une Avenue de trente mètres de large partant vers de futur quartier *maritime*. Maritime ! Ils disent cela sans rire.

Cette pauvre Senne ainsi voûtée parera à l'insuffisance des *égoûts collecteurs* (chez elle c'est une vieille habitude) et les pittoresques maisons, les masures, tomberont sous la pioche pour faire place à des maisons modernes à six étages.

Des Avenues ! Des Palais ! Voilà le mot d'ordre. Et cette mégalomanie des administrations communales se traduit en impôts écrasants, en soucis, en gêne pour le contribuable.

des administrations communales a détruit bien des coins charmants.

La ville française, le long des voies prétentieuses créées par Anspach, est la ville du commerce de luxe, des cafés de luxe, des maisons parisiennes à six étages, mais sans cour; la ville de l'agio, du vacarme, de la badauderie, de la camelote et de la prostitution.

Dans certains quartiers nouveaux, excentriques, on voit apparaître la tendance à replacer les maisons dans un cadre de verdure et de fleurs.

C'est un indice précieux, une protestation des bâtisseurs mêmes contre l'agglomération où s'étouffent en souffrances les goûts naturels les plus purs.

Ces jolies maisons encadrent la fantaisie de leur architecture mignarde, de roses thé et de glycine, avec au seuil, de petits parterres d'une coquetterie minutieuse et soignée, où la grâce des plantes, alignées, groupées, se raidit sous la règle sévère qui préside à l'arrangement des meubles dans les chambres. Mais l'immense majorité des maisons bâties depuis vingt ans, l'est en des conditions de rapidité, de bon marché, d'économie sur « le terrain » telles, que ce sont peut-être des locaux à exploiter, mais non plus des demeures.

Plus on bâtit, plus exiguës se font les maisons, plus grandes les prétentions des loueurs.

La moindre maisonnette, aux confins de l'agglomération et déjà sur des territoires de communes suburbaines se loue 600 fr., prix moyen et bourgeois. Au-dessous, c'est pour les ouvriers.

« On n'a plus le temps ni le souci, disait un observateur,

de construire solidement. On bâtit à la hâte, de vrais châteaux de cartes, que le moindre choc peut renverser.

Rue Vilain XIIII, en un beau quartier de verdures, de villas et jardins, une maison toute neuve menaçait de s'écrouler sur la tête des locataires, qui prirent la fuite en toute hâte.

Une autre s'écroula rue Elise, à Ixelles, par un de ces temps humides d'hiver, fatals à ces hasardeuses constructions. Si elles restent debout, c'est pur hasard. On frémit en voyant la maçonnerie mince, mince, soutenant de lourds balcons de pierre.... Toujours le trompe-l'œil....

A Uccle, une maison neuve s'effondra, écrasant sous ses décombres le fils de l'entrepreneur.

Voici une maison située dans une avenue nouvelle, le long de laquelle file le tram électrique entre une double rangée d'arbres. A première vue, rien de plus séduisant. La façade supporte un balcon en fer aux formes gracieuses; les croisées immenses, originales, de style flamand, les boiseries, sont peintes en couleurs claires et douces. Une très haute porte s'ouvre sur une volée de marches en marbre blanc. Tout ceci, c'est pour l'œil.

Voyons les réalités qui se cachent derrière ces apparences séduisantes.

La largeur des escaliers qui mènent aux étages est de 65 centimètres! La largeur de la soie, autrefois.

Aucune fenêtre de ces escaliers n'ouvre sur le plein air. L'amour des annexes, le désir de « faire grand » sur un espace restreint, fait éclore contre l'arrière-façade des excroissances, de petites constructions suspendues qui doivent servir de cuisinette pour les locataires, de salle de bains, etc.

Pendant les chaleurs de l'été, cette cage d'escalier sans aération aucune, semble une fournaise, même à celui qui vient du plein soleil. Et des odeurs variées l'empestent, relents des cuisines qui ne trouvent pas d'issue, miasmes du cabinet à l'anglaise, avec réservoir d'eau à déclanchement et une petite fenêtre minuscule de 16 centimètres sur 32, ouvrant sur un toit en plomb entre deux murs, véritable four sous le soleil de la canicule.

Pourquoi ce toit en plomb? Mais, au milieu surgit la pyramide vitrée d'une toiture couvrant encore une annexe, une sorte de *serre* sans plantes où le soleil brûle à plaisir, un nouvel obstacle à la libre circulation de l'air dans la maison.

Le jardinet rectangulaire s'élale là, au bout de toutes les annexes, grâce auxquelles il est aussi difficile d'y pénétrer que de descendre dans une mine.

Voici par exemple le vestibule de la maison, le fameux vestibule, en marbre blanc, qui fait fremir d'orgueil les propriétaires.

Les locataires des étages, pour arriver au jardin, doivent descendre d'abord au sous-sol : 18 marches, traverser un bout de corridor souterrain très noir, puis un réduit, puis une arrière-cuisine, sortir de cette pièce monter sept marches, traverser l'annexe que coiffe la pyramide vitrée, descendre deux marches, et ils se trouvent enfin dans ce fameux jardin d'où la vue s'étend, d'un côté sur les hauts murs de l'hôpital militaire, de l'autre sur les formidables bâtisses d'un nouveau couvent de femmes : agglomération partout.

Mais il n'est pas permis d'aller au jardin. Les propriétaires bâtisseurs ne l'entendent pas ainsi. Ces terrains de plaisance

sont réservés à leur usage exclusif, à leurs ébats, à leurs méditations.

Partout, du reste, dans les quartiers neufs, c'est le même mot d'ordre : maximum de loyer, minimum d'occupation. Partout la brutalité règne en maîtresse, les rapports se réduisent au loyer exigé avec la dernière rigueur et à jour fixe, sous menace de l'huissier.

Les locataires de la belle maison sise à l'Avenue sont à peine installés de deux mois, qu'un jour le maître de la maison monte, le carnet du service des eaux à la main, et déclare, avec chiffres à l'appui, qu'on dépense beaucoup trop d'eau et qu'il prie les locataires de ne plus se servir du réservoir d'eau aux cabinets. Que faire ? Protester est inutile. Celui qui loue un appartement à Bruxelles, se livre pieds et poings liés aux occupants de la maison, et malheur à lui, parfois, si ce sont les propriétaires. Il n'est pas de dureté, pas d'ignominie, pas de persécutions, pas d'outrages où ne pousse cette nouvelle idôlatrie, née à Bruxelles depuis vingt ans : l'idôlatrie de la propriété bâtie, la domolâtrie.

Il est donc défendu, dans cette belle maison de consommer de l'eau, comme il est défendu de descendre au jardin, de vider ses déchets de ménage, d'entrer du charbon.

Tout est défendu. La maîtresse de maison est ravagée par une maladie d'estomac et sa physionomie fermée, dure, mécontente, a un air « de vous jeter à la porte » avec ses yeux qui ne vous laisse aucune illusion sur la douce hospitalité de cette charmante demeure.

Le souci de la *maison* la dévore aussi bien que sa maladie.

Pour une miette de charbon, pour un panier oublié au palier, elle a des colères blanches qui lui font perdre haleine.

La maison ! Songez donc !

L'humanité entière n'est rien auprès.

Elle a l'air de se demander comment il s'est trouvé des gens assez audacieux pour oser venir s'installer chez elle.

Vous avez donc loué un appartement avec les eaux, seulement, il est défendu de s'en servir. On a, naturellement, négligé de vous prévenir, car vous n'auriez pas loué. On veut bien de votre argent, mais on ne veut pas vous permettre de vivre. Maximum de loyer — minimum d'existence.

Les locataires, qui sont deux, ne font guère de cuisine et à peine une petite lessive. N'importe ! C'est encore de trop.

Par cet escalier sans air décrit plus haut, toutes les émanations des cuisines des propriétaires, dans les sous-sols sans aération sérieuse, montent aux étages, traînent en fades relents sur les paliers.

L'appartement est disposé en télescope : trois pièces avec accès l'une dans l'autre, la plus large à la rue, la moyenne au milieu, la cuisinette à l'annexe. C'est un courant d'air perpétuel, pour peu qu'on veuille aérer.

La cuisinette est exposée de telle façon, qu'on ne peut avoir du feu qu'en tenant la fenêtre ouverte, et comme la pluie et la neige y entrent, on se fait une idée de l'agrément de l'installation.

Ce n'est pas tout : la pièce est si réduite que le poële empêche d'ouvrir la fenêtre toute large, et si la porte reste ouverte, le feu fume aussi, de sorte que pour servir les repas il faut vingt fois ouvrir et refermer cette porte, monter et

redescendre les six marches qui, dans un boyau de mur donnent accès à cette cuisine : exercice énervant, impossible à la longue.

Et voilà une des trois pièces qui par l'extrême parcimonie des bâtisseurs, leur manie de rogner sur un centimètre carré de terrain — est impropre à son usage.

La chambre du milieu est un rectangle qui s'éclaire par une fenêtre vénitienne sur le toit en plomb.

Il convient de se méfier des fenêtres vénitiennes. Un seul panneau de verre est mobile. C'est du luxe — avec de l'air en moins. Cette chambre qui doit servir de chambre à coucher, a l'inconvénient d'être éclairée *à giorno* par le toit vitré de l'annexe, surgissant de la plate-forme en plomb qui s'étale sous l'unique fenêtre.

Au lieu de l'ombre fraîche et calme disposant au sommeil, on a donc l'éclairage forcé au gaz, aussi longtemps qu'il plaît aux propriétaires de rester levés.

La pièce donnant sur l'avenue est la plus belle, mais le vacarme et la poussière des trams électriques filant toutes les cinq minutes sous les fenêtres, la rendent presque inhabitable. Meubles, bibelots, tapis, livres, se couvrent au bout de quelques heures d'une épaisse couche poudreuse. Y élever une plante est impossible. L'appartement dans cette belle maison n'est donc qu'une dure servitude, dont coût 500 fr. par an.

Pour ce prix, on peut louer dans les Ardennes, une petite maison avec 12 hectares de terre ! Ce qui veut dire le calme, la fraîcheur, la santé, l'espace, l'exercice pour les enfants et la jeunesse. Mais la fatale *urbomanie* fait négliger tous ces avan-

tages et l'on vient s'entasser à Bruxelles où la vie est dure et mauvaise, où les loyers sont inaccessibles, où l'eau est rare et chère, l'espace un luxe, même pour les opulents.

Il est des milliers de rentiers, de rentières, d'un âge plus que mûr, d'une santé d'ailleurs chancelante, qui se trouveraient bien du séjour à la campagne ; des milliers de jeunes ménages aisés ou riches, qui devraient se fixer à la campagne par amour pour leurs enfants.

A Bruxelles, où les retient la fascination que la grande ville exerce par ses fêtes et ses plaisirs, son luxe et son bruit, ils ne font rien autre que rendre la vie plus dure, les loyers plus chers pour la masse, et détruire à la longue leur propre santé.

Rares sont dans la capitale les maisons habitées par des gens bien portants !

Ces valétudinaires, ces nervosiaques, ces hypochondriaques, ces hystériques, plus dangereux encore, préparent de la belle et bonne besogne aux avocats, aux avoués, aux huissiers, aux juges.

Les malades de cette sorte sont mécontents de tout le monde, aigris, irritables ; ils sont tourmentés et tourmentants.

Ils sont processifs à outrance, méfiants, soupçonneux, despotiques et vindicatifs.

L'expérience seule peut enseigner aux locataires que leur mauvaise étoile conduit dans une maison dont la maîtresse est une névrosée, une hystérique morale, une neurasthénique; dont le propriétaire est un maniaque, un hypochondriaque, un goutteux, un alcoolisé ou un candidat à la paralysie générale — ce que ces êtres savent verser de poison dans votre existence.

Les romanciers n'ont pas encore bien étudié le rôle social des psychopathes.

Combien inhospitalières ces jolies petites maisons dont le flot montant s'étale jusqu'aux localités suburbaines (1), ces maisonnettes *modernes* bâties par la démocratie urbaine et commerçante !

Et jamais ces bâtisses hâtives, éphémères et prétentieuses ne sont finies. C'est en vain qu'on y cherche le calme ou la paix : cela n'existe pas. Les allées et venues perpétuelles de maçons, de plâtriers, de peintres, de menuisiers, de puisatiers, de plombiers, ne cessent un moment que pour recommencer, ou pour faire place au défilé des employés du gaz, des « eaux de la ville », des terrassiers, des paveurs, car Bruxelles est une ville en construction ; le sol y est plus bien bouleversé que le sol rural qui doit produire sa moisson annuelle.

Le calme, la tranquillité, l'aise n'y sont plus possibles. C'est la fièvre, le tourbillon, le harcèlement, le vacarme à perpétuité et jusqu'à ce que la mort bienfaisante ouvre la porte à l'éternel repos.

Je me souviens — comme au bagne on se souvient d'un paradis, de ma calme existence pendant cinq années à Knocke-sur-Mer. J'habitais une de ces charmantes petites villas construites là-bas avec une fantaisie gracieuse qui n'excluait nullement le confort et la solidité, par M. Louis Van Bunnen. Cela était *achevé*, solidement campé dans la dune, et pendant cinq ans aucun ouvrier n'y a mis la main.

La plupart des maisons des quartiers nouveaux sont

(1) Toute la banlieue de Bruxelles est en construction !

construites sans argent, audacieusement, hâtivement, pour être exploitées. On compte sur les loyers futurs pour payer l'entrepreneur.

Ridiculement exorbitants, ces loyers. On exige de 6 à 800 fr. pour un premier au-dessus de l'entresol. Les murs ne sont pas secs, le plâtre se couvre de moisissures, les petits travaux sont loin d'être terminés. N'importe ! On s'installe dans ces maisons inachevées encore des quartiers excentriques, où un logement incommode se loue aussi cher qu'une belle maison de campagne avec un hectare de terrain.

C'est une erreur de réserver aux petites villes le monopole du potin et de la calomnie. La malveillance et la malice des femmes sans développement intellectuel et moral, sont indicibles, à Bruxelles, dans certains mondes.

Il est des réunions de ces créatures rageuses et malfaisantes qui sont de véritables nœuds de vipères. Il est des rues, des bouts de rues toutes neuves, où sévissent de vieux épouvantaux sexagénaires, laides à faire tomber mort de frayeur un rhinocéros, serpents à lunettes sans dents, mais avec du venin à profusion qu'elles répandent sur les jeunes et jolies femmes du voisinage. Une chose que ces crotales enjuponnés haïssent mortellement, c'est l'amour. En quelque circonstance qu'il se présente, il les fait baver de fureur. Alors, spectacle écœurant et risible, ces vieux macchabées se mettent à faire la police de la morale. Elles s'arracheraient volontiers le parchemin du ventre pour en couvrir un tambour à battre le rappel de l'honneur et de la vertu.

Et c'est toujours la même histoire du loup qui se fait ermite.

Jeunes elles ont roulé leur bosse à tous les carrefours sans s'inquiéter de leur vertu.... future. Décrépites, elles se font les gendarmes de l'honneur de leur sexe. Devant les ruines qu'elles accumulent, on regrette qu'ici n'existe pas la coutume — sage quant à ces harpies — de supprimer les femmes de 60 ans, coutume dont certaines peuplades ont le monopole. Au moins, il devrait être permis de faire un triage dans le tas.

La justice absolument impuissante contre ces serpents à lunettes devrait permettre à leurs victimes de neutraliser leur venin.

Il en resterait toujours trop de ces bètes venimeuses, qui n'ont d'humain que la forme — difforme.

L'intelligence et la malice sont en rapport inverse dans notre esprit. L'intelligence, la compréhension, ne va pas sans indulgence; la malice, bornée, mesquine et vile s'acharne et déchire. Ah! les langues des femmes! Quels venins, inédits dans le monde des ophidiens! Quelle bave, brûlant toute chair, brûlant l'âme, calcinant tout ce qu'elle touche!

Lord Byron peint une semblable créature dans : « Une Esquisse »

> « Skill'd by a touch to deepen scandal's tints
> With all the kind mendacity of hints.
> While mingling truth with falsehood — sneers with smiles
> A thread of candour with a web of wiles
> A lip of lies — a face form'd to conceal
> And, withoul feeling, mock at all who feel :
> With a vile mask the Gorgon would disown
> A cheek of parchment and an eye of stone. »

Y a-t-il une réputation à déchirer, un couple amoureux à separer, une jeune fille à noircir, un ménage à brouiller, des cœurs à angoisser, une femme à déshonorer, une maison à ruiner : comptez sur elles.

Ce sont elles qui disent, avec un sourire navré :

— Le monde est bien méchant !

Et elles dictent leurs lois à ce monde, exclusivement féminin ! Et c'est elles, le monde !

La mère Bonbec et madame Sans-Peur, qui pour une vétille prennent feu, se jettent les huissiers et les avocats à la tête et dont rien, si ce n'est peut-être le couteau de la guillotine ne pourrait arrêter le flux de paroles — ne sont que d'inoffensives variétés de l'espèce.

La mère Bonbec et madame Sans-Peur règnent sans conteste dans les quartiers neufs où la petite bourgeoisie a enfin pignon sur rue.

Comme propriétaires, elles sont terribles. Avec moins de notions d'hygiène qu'un Esquimau, elles poussent l'amour de la propriété bâtie jusqu'à un point où il ferait réfléchir Jules Simon lui-même.

Les avocats de Bruxelles (1) savent ce que leur rapportent les haines corses de propriétaires à locataires.

Ces discordes sont en rapport direct avec la cherté des loyers et l'étroitesse des logis.

La calme province ne connaît pas ces mœurs-là. On ne voit pas, dans ses paisibles petites villes ces guerres furieuses entre « commensales d'un même logis » ou commères demeurant porte à porte ; ces crêpages de chignons, ces règlements de comptes devant la justice pour injures et calomnies.

Ce sont là les mœurs du monde féminin néo-bourgeois de la capitale, où les nerfs surmenés deviennent irritables à l'excès, où tout devient sujet d'exaspération par l'exaspérante promiscuité, mais où le cerveau ne s'élargit pas.

(1) Ils sont 900 !

L'être humain a besoin d'espace autour de lui pour bien vivre.

Provinciaux mal inspirés qui venez chercher à Bruxelles le bonheur qui n'y habite pas, la fortune impossible à atteindre, ou le plaisir fallacieux toujours trop chèrement acheté — gardez-vous bien d'habiter avec *le*, mais bien moins encore avec *la* propriétaire.

La nouvelle génération de bâtisseuses et d'exploiteuses de maisons compte trop de créatures sordides, tracassières, cancanières, vétillardes et maniaques. Ce n'est pas sur le fronton de ces maisons qu'on pourrait inscrire ces mots charmants :

PARVA DOMUS
MAGNA QUIES

lus un jour à l'entrée de l'aimable logis de Mme L....

Cette pitié de voir la femme qui doit être le bon génie de la demeure, la gardienne douce et précieuse du foyer domestique, dégénérée au point d'encombrer les rôles au Palais de Justice et de faire la fortune des hommes de loi, dont le nombre va sans cesse croissant !

Un expert en écritures auprès des tribunaux affirmait que 95 % des lettres anonymes qui arrivent au Parquet, à Bruxelles, sont des lettres de femmes. Presque toutes contiennent des dénonciations fausses et calomnieuses.

Le développement effréné du luxe est contraire au développement du vrai bien-être. A Bruxelles désormais on est condamné à faire du luxe, ou à ne rien faire. Le luxe coûte cher, nécessite des efforts surhumains de la part de ceux dont les ressources sont modestes, et ils sacrifient tout, jusqu'à leur santé, pour y atteindre.

Ce sont les femmes qui nous entraînent dans cette voie — fatale à toutes les nations. La femme, entourée de son luxe propre, devenu outré, maladif, s'épanouit dans cette atmosphère saturée de parfums et de miasmes comme une fleur empoisonnée.

L'être le plus assoiffé, le plus épris de luxe, ce n'est pas la femme du monde, ce n'est pas l'actrice, ce n'est pas même la courtisane : c'est *la servante.*

Les vingt mille femmes galantes de Bruxelles n'arrivent pas à égaler le total des dépenses de luxe que font les petites servantes. Leurs légions sans cesse renouvelées font vivre les marchands de clinquant, de camelote et de pretintaille. Il faut être « une belle dame » avant tout : tel est l'idéal des servantes à Bruxelles.

Elles ne tricotent plus, ne cousent plus, ne récurent plus, ne raccommodent plus. Le temps ?

L'industrie met à leur disposition la paccotille de ses produits de luxe à bon compte, que les marchandes elles-mêmes appellent *des loques.*

L'industrie a supprimé presque tout le travail féminin de famille, de *soi* pour *soi*. Elle a jeté une profonde perturbation dans nos mœurs. Elle a créé les deux grandes castes d'opulents et de misérables, ceux-ci travaillant pour ceux-là, les nourrissant de leur sueur et de leur sang.

Tout ce qui est *agglomération* est anti-humain, car c'est contraire aux lois de la nature.

Les grandes exploitations industrielles qui aggravent encore le mal des cités et la misère des campagnards, constituent des agglomérations de travailleurs placés dans les conditions les plus déprimantes.

Quelle industrie fait plus de mal que celle du vêtement?

Ces milliers d'ateliers de couture, de broderie, de confection, d'objets de toilette disséminés dans Bruxelles, produisent aussi des milliers de tuberculeuses.

La jeune ouvrière de luxe est frêle, pâle, étroitement serrée dans son corset, mal nourrie, logée en un taudis où la famille s'étouffe. Elle ne gagne jamais assez pour vivre; son salaire n'est qu'un appoint. Elle ne sait *rien* que son métier. Elle est disqualifiée pour fonder une famille. Elle ne s'en soucie pas d'ailleurs. Elle ne tient pas à s'exténuer aux travaux du ménage. Son rêve, c'est l'amoureux riche qui l'émancipera du travail forcé.

Toutes ces jeunes filles ont des « amoureux » (1).

Dans le vertige de la grande cité assoiffée d'or et de plaisir, la famille est aussi discréditée que le travail.

A la sortie des ateliers, le soir, lorsque trottins, faufileuses,

(1) C'est le terme consacré à Bruxelles, mais ce n'est pas le vrai.

bâtisseuses, mécaniciennes et mannequins se répandent par la ville, toute une population masculine est là qui les attend, les guette, les observe, suit leurs évolutions.

Le résultat est inévitable : la jeune fille enlevée dès son enfance à la vie normale n'y peut jamais rentrer. Ballottée entre la misère qu'elle voit chez elle, et le spectacle du luxe auquel son travail collabore, les écrasantes révélations de la grande vie qu'elle reçoit par à coups, — elle se dégoûte franchement de tout labeur et ne connaît d'autre idéal qu'une existence oisive et opulente.

C'est la façon dont la grande ville travaille à démoraliser les milliers de jeunes ouvrières, employées aux industries du vêtement féminin.

La femme ne se vêt plus : elle se pare. Et comment ! Si l'on voulait la plus exacte image du déséquilibre social et du détraquement nerveux de notre époque de mal'aria urbaine, c'est dans la *toilette* féminine qu'il faudrait la chercher.

Nulle simplicité de bon goût ; nulle stabilité dans les goûts ; nul égard pour les droits de l'hygiène, du travail, de l'ordre et de l'économie. C'est un carnaval perpétuel, une descente de la Courtille, une orgie d'ornements, de caprices, de hautes nouveautés, de fantaisies échevelées.

Voulez-vous savoir ce qui tue la petite bourgeoisie bruxelloise ?

— C'est le luxe. Et le luxe, pour elle, commence au vêtement.

Voulez-vous savoir ce qui démoralise les servantes et les ouvrières ?

— C'est le luxe.

Voulez-vous savoir ce qui rend les femmes fortunées, les bourgeoises cossues de Bruxelles incapables de donner de bons exemples à leurs inférieures, leurs domestiques et leurs enfants ?

— C'est le luxe.

Il est fait une démarcation rigoureuse entre la femme qui travaille et celle qui ne fait rien. Celle-ci seule est honorable, l'autre est méprisée.

Le travail est actuellement dans les grandes villes l'objet du mépris des femmes — non seulement parce que depuis des générations elles ont perdu l'habitude de penser, de réfléchir, mais aussi parce que le travail est entièrement *dénaturé* par l'industrie.

C'est un gracieux tableau que deux ou trois jeunes filles cousant les étoffes légères dont elles se vêtiront demain.

C'est un triste spectacle de voir une vingtaine d'ouvriéres pâles, courbées sur leur machine à coudre, travaillant dans l'air méphitique de l'atelier aux toilettes d'autres femmes pour gagner un salaire.

Ou de voir réunies en une vaste salle une quarantaine de brodeuses à la machine, occupées à ce labeur énervant pendant dix heures par jour, toujours courbées, toujours attentives et soucieuses, toujours avec le bruissement de la machine dans les oreilles. Ces visages n'ont plus rien de jeune, de frais, d'heureux. Le travail est contre-nature.

Bruxelles, avec ses 630,000 habitants est la douzième ville du monde, soit.

Bruxelles est beau, en ses beaux quartiers ; il nous l'a assez dit et il coûte assez cher pour cela.

Mais que la vie humaine s'y améliore, s'y développe en progrès intellectuel et moral, cela n'est pas, cela ne peut être.

La beauté disparaît avec la santé : avec le calme s'en va le bonheur.

La fièvre des affaires, des plaisirs, des soucis et de l'or brûle le sang des citadins.

Comparez le chiffre annuel des cas de suicide, des cas de folie de cette agglomération de 630,000 êtres entassés les uns sur les autres, avec les cas identiques fournis par un nombre de petites localités possédant ensemble 630,000 habitants......

Il faut à l'homme de l'espace — pour vivre sa vie *normale* (1).

Les grandes villes lui suppriment avec l'espace, l'air, le soleil, l'eau pure, et le condamnent à tourner perpétuellement dans un tourbillon humain.

L'eau pure ! Qu'en fait la grande cité ?

Y a-t-il de plus mélancoliques paysages urbains que le cours de la Senne *au revers* des rues de Bruxelles ?

Comparez cette eau noire bordée de murs lépreux, avec le

1) L'encombrement de la grande cité entraîne l'encombrement de toute la province. La densité de la population pour le Brabant est de 390 habitants par kilomètre carré, pour Namur 96, pour le Luxembourg 50.

cours du Dyver à Bruges — et vous verrez quelle différence entre la capitale flamande encore sauvegardée de l'industrialisme, et l'insensée agglomération bruxelloise.

La Woluwé, on annonce, va être, comme le Maelbeek, *voûtée* et *transformée en égoût collecteur*....

O barbarie qui fait frémir l'amant de la nature! Une pitié vous saisit comme devant un être vivant qu'on va emmurer en un souterrain....

La Woluwé! Jamais nom plus doux, plus musical, fut-il donné à une onde pure et limpide coulant sur le sable et les cailloux blancs? Jamais onomatopée exprima-t-elle mieux le suave glouglou du courant de la petite rivière!

La Woluwé va être transformée en *égoût collecteur*. Horrible sort que l'agglomération réserve aux charmants cours d'eau, l'honneur et la fraîcheur de cette région aux siècles passés.

Combien d'âmes aussi, fraîches et pures, sont là transformées peu à peu en égoûts collecteurs?

Mais cela n'est rien.

L'extension toujours croissante de la capitale console de tout. Cette extension est telle que dans un avenir peu éloigné la partie urbaine et bâtie des faubourgs, prévoit-on, englobera tout le versant gauche du ruisseau qui va être converti en dépotoir.

Et la Woluwé, *envoûtée* avec une *section* suffisante pour rouler toutes les eaux sales de quatre communes, sera *alimentée* alors par Watermael-Boitsfort, Auderghem, Etterbeek, Ixelles, Bruxelles....

Où sont les eaux d'antan?

Où sont ces jolies rivières, ces frais ruisseaux, ces lacs,

ces étangs, ces sources, ces rivelets dont le frais murmure a donné même son nom à Bruxelles ?

Les grandes villes sont des organismes artificiels dont l'extension presque illimitée aujourd'hui crée les maux les plus graves (1).

La question sociale tout entière n'est que la question des grandes villes et de l'industrie, unies comme deux ailes se donnant mutuellement l'essor.

Où les mœurs sont-elles plus corrompues que dans les grandes cités de luxe, d'opulence, de travail industriel ?

Qui fait les mœurs, sinon la femme ?

Et qu'est-elle devenue dans les grandes villes ? Une idole ou une esclave. Elle n'est plus la gardienne de la vie, l'éducatrice qu'elle doit être.

Qu'on veuille remarquer ceci : l'essor général du luxe dans la toilette a une marche parallèle avec celle de la falsification, de l'amoindrissement en qualité, des denrées alimentaires.

La femme ne se soucie pas de ce phénomène si désastreux pour la race. A mesure qu'elle s'est désintéressée du soin de la nourriture, l'Industrie, âpre et universelle exploiteuse, l'a supplantée ici et s'est mise à fabriquer ce que la femme préparait jadis. Mais à le fabriquer en le falsifiant.

La femme est repoussée pied à pied hors de son domaine par l'Industrie qui la remplace *en mal* et qui nous empoisonne avec ses « produits alimentaires. »

La femme n'a pas compris.

(1) La tuberculose, l'anémie, le nervosisme, le rachitisme, la chlorose, le suicide, la folie, la folie-criminelle sont le produit des grandes cités.

Ah ! elle est bien définitivement gagnée à l'existence tourbillonnante, vide, bruyante et nerveuse des cités.

Assidûment elle fréquente théâtres, cafés, restaurants, champs de courses, hippodromes. Elle parie et elle joue à la Bourse.

Combien de femmes à Bruxelles, ayant le moyen de s'établir dans les campagnes, consentiraient à y vivre ?

Et pourtant, c'est par la femme seule que peut commencer le désencombrement, urgent aujourd'hui, des grandes villes fatales à la race.

Il devient peu à peu impossible d'y élever des enfants. Le calme nécessaire pour cette grande œuvre manque absolument — comme la place.

Le centre de Bruxelles est un tourbillon humain où le sol atteint les limites extrêmes de la cherté ; les quartiers nouveaux sont des chantiers. On démolit ou bien on bâtit. C'est du vacarme, de l'instabilité, de l'inquiétude toujours. On ne *demeure* plus.

« Grande est la rage des démolitions et des bouleversements qui semble s'être emparée des pouvoirs publics, dit un écrivain. Ils veulent tout entreprendre à la fois :

Le Mont des Arts.

Le Métropolitain.

Le Boulevard circulaire.

Bruxelles Port-de-Mer.

Un Pont aérien.

« Extravagances gouvernementales, (1) dit très justement l'observateur cité plus haut. Ce Mont des Arts n'est qu'une

(1) Dont la plupart sont copiées sur Paris.

fantaisie coûteuse, inutile. Que l'on dégage les musées, mais qu'on ne crée pas une sorte de citadelle flanquée d'une lande déserte, d'un parc prétentieux et morne entre la Place Royale et la rue de la Madeleine.

« Et où trouver l'argent pour ces extravagances ?

La ville de Bruxelles est épuisée. Ses 200.000 habitants sont surchargés d'impôts. »

Tous les raisonnements seront inutiles. Le gouvernement, l'administration communale sont entraînés dans le tourbillon du luxe. Ah! si l'on avait consacré une partie des sommes folles, toujours absorbées par Bruxelles, à nos malheureuses campagnes !

Voici à quels résultats contre-nature aboutit le système de répartition inégale des ressources et des habitants d'un pays, par l'urbomanie. Il est en ce moment, en mai 1901, rue de la Madeleine, en face de la rue Saint-Jean, un petit terrain soigneusement entouré de palissades et qui attend une construction. Ce petit morceau de terrain, quelques mètres carrés, vaut un quart de million!

En Campine on a vendu l'année dernière des terres à 40 fr. l'hectare (1).

Le Mont des Arts porte, à gauche de la rue Coudenberg, à peine esquissée, un petit espace de terrains qui fut acheté 500,000 fr. par une grande Compagnie anglaise d'assurances. Un haut personnage acheta ce petit bout de terrain à cette Compagnie, en lui donnant 100,000 fr. de bénéfice.

(1) La Campine sera bientôt industrialisée : autre et grave danger pour nos campagnes. On offre cette année-ci 20,000 hectares en Campine « à usage industriel » pour 15,000 frs.

Ne nous laissons pas éblouir par ces chiffres. Ce sol n'a plus une valeur réelle, mais une valeur fictive produite par l'encombrement. Dans une salle encombrée de monde, il est évident que les places seront plus disputées, plus chères et moins commodes.

La valeur fictive du sol est en raison directe de la misère populaire, de la non-valeur de la vie humaine.

Le capital terrain à Bruxelles, vaut incomparablement plus que le capital énergie humaine.

Le petit coin de terrain en face de la rue Saint-Jean vaut 250,000 fr. Un beau domaine de 115 hectares près de Westerloo, province d'Anvers, comprenant château moderne, ferme, pavillon de chasse, parc, étangs, jardins, vergers, prairies, bois, a été vendu 191,000 fr.

Quelle valeur spéciale peuvent bien avoir ces 40 ou 50 mètres carrés de sol à l'entrée de la rue de la Madeleine pour valoir 5000 fr. chacun?

Nulle autre que celle du commerce de luxe qui doit s'y installer.

Le domaine de 115 hectares qui, avec son château et toutes ses beautés est payé 59,000 fr. de moins qu'un coin de rue à Bruxelles, la place d'un chalet à 15 centimes...., a sa valeur *naturelle,* sa valeur de vie normale, de travail normal, de santé et de bonheur. Cette valeur intrinsèque et inaliénable est celle de tous les biens ruraux.

La valeur des terrains dans les villes est en raison directe de l'étendue de la cité, de la densité de la population, conditions opposées au libre épanouissement de la vie.

A Paris les loyers sont barbarement excessifs pour le monde du travail.

La moindre soupente, la place d'un lit, d'une malle, d'un porte-manteau et d'une chaise, se paye 120 fr. l'an.

La créature humaine est tapie là..... Et nous revenons, malgré l'orgueil des grandes cités, aux conditions primitives de l'existence dans les bois : l'abri sans rien de plus. Mais là, au moins, régnait la liberté ; les villes nous plient à la plus cruelle des servitudes.

A Bruxelles un immeuble de la Place Royale, ensanglanté récemment par un assassinat, s'est vendu 254,000 fr.

A l' entrée de l'Avenue de Tervueren, le terrain vaut, à front de l'Avenue, un million l'hectare.

Il vaut encore bien plus au Boulevard du Régent et au Boulevard de Waterloo, y étant coté à 260 fr. le mètre carré, ou 2,600,000 fr. l'hectare.

Ce sont là des valeurs absolument fictives et qu'explique seule la foule des êtres humains entassés sur un point donné — s'écrasant, s'exploitant les uns les autres.

Plus la foule est dense, plus la vie est âpre et pénible pour les uns, fastueuse, oisive et molle pour les autres, pour tous contraire à l'hygiène physique et morale : plus aussi les terrains augmentent de valeur.

Ces conditions d'existence sont contraires aux lois de la nature que nous ne méconnaissons qu'au prix de notre bonheur.

Comment peut-on se priver, à vivre en des rues monotones, étouffantes et sombres, de la gloire des cieux qui doit réjouir nos yeux tous les jours, du spectacle de l'évolution des astres,

de la majesté du soleil, de la beauté des arbres, du rêve des horizons qui reculent les bornes de la pensée ?

Ces privations qui sont réelles, ont une profonde influence sur les citadins et à leur insu ; contribuent à les rendre irritables, tristes, mécontents, moroses et durs.

Dans les grandes villes, une affreuse sélection se fait d'un côté par la richesse, de l'autre par la misère. Les besogneux vont vers la maladie, la laideur, l'infirmité, la dégénérescence, le crime, la mort. Les opulents affaiblis, amollis par une vie sans lutte, épuisés par les excès, vont vers la décadence par un autre chemin ; ils y vont néanmoins aussi sûrement que les misérables.

« Plus la position sociale d'une famille est élevée, fait observer le Dr Jacobs, plus rapidement cette famille dégénère (en cas d'existence urbaine fastueuse, oisive,) et finit par des infirmités, la stérilité, la mort prématurée, heureuse encore si elle échappe à la folie et au crime. »

Les résultats physiques, psychiques et sociaux de toutes ces existences contre-nature en haut et en bas de l'échelle sont donc les mêmes. Pour bien vivre, pour porter une âme saine dans un corps sain, il faut vivre dans la simplicité, la liberté et la pauvreté, du travail de ses mains.

Non, la vie n'est pas charmante dans cette capitale brabançonne qui a pris un élan si prodigieux depuis 1870.

Elle est devenue, depuis lors, un reflet de Paris, dans sa soif de luxe, son ambition inassouvie de splendeurs monumentales, et la décadence de ses mœurs.

La ville est belle — et elle s'est embellie au détriment de

tout le reste du pays — l'humanité y est laide et ne peut s'y améliorer.

Jusqu'à un certain point les villes ont servi, par l'affinement nerveux qu'elles favorisent, au développement intellectuel. Mais la limite est atteinte et la régression commence.

On ne peut plus bien vivre dans les grandes villes, envahies par le machinisme. On ne peut plus lire, étudier, méditer, composer des œuvres, au milieu de leur vacarme, de leur tohu-bohu, du harcèlement de leur vie matérielle (1).

Le luxe insolent et tapageur qui est leur caractère propre, blesse l'intellectuel et repousse son indigence. Les artistes, les penseurs, les philosophes voués à la contemplation fuient ces Babylones grossièrement matérielles (2) — pour aller vivre en des régions de paix et de solitude où le travail redevient une noblesse et l'existence toute nue, une joie.

Les ouvriers manuels non plus ne peuvent plus vivre dans la capitale où les loyers tuent.

(1) Au XVe siècle, Louvain dont l'Université était alors à l'apogée de sa gloire, offrait aux nombreux étrangers qui affluaient dans ses murs un spectacle enchanteur.

Etendue et spacieuse, la ville était formée, en dehors de quelques rues, d'un grand nombre d'habitations disséminées au milieu de jardins et de champs cultivés. C'étaient là les paisibles retraites de l'étude et du savoir.

L'Université installée aux Halles avec ses quarante-deux collèges et ses huit mille étudiants, était le centre de la cité et en faisait à elle seule toute la vie.

La science ne se serait jamais développée s'il avait fallu préparer son avenir dans les conditions actuelles de la vie.

(2) Le peintre Alexandre Struys médaille d'or de l'Exposition parisienne de 1900, est allé vivre à Malines.

Cette excessive cherté des loyers rend la vie chère et à mesure qu'augmente le prix de la vie, par conséquent de la main-d'œuvre, le travail se fait rare.

La décentralisation a déjà commencé pour quelques industries. Elle ira en croissant. Les patrons ne pouvant plus payer la main-d'œuvre de Bruxelles, font exécuter leurs commandes en province.

La place fait défaut à l'ouvrier dans les capitales, et son surplus de salaire est absorbé par son loyer. En réalité, il travaille pour les détenteurs du sol, comme son patron, comme tous les industrieux. Qu'ils étaient inoffensifs, les barons Duroc et Dussac du moyen âge à côté des redoutables propriétaires dans les grandes villes, à la tête de leur armée de gens de loi !

Un de ces détenteurs du sol bruxellois loue une maison à une veuve, au prix de 4500 fr. de loyer annuel. L'immeuble étant trop grand pour une femme seule, celle-ci demande la permission de céder le premier étage à un locataire et veut faire insérer cette clause dans le bail. Le propriétaire, homme de loi, refuse d'insérer la clause, lui dit en souriant :

— A quoi bon ? Nous sommes d'honnêtes gens. Notre parole suffit. Vous pouvez louer l'appartement ; pas nécessaire de changer le bail.

L'appartement fut loué.

Quelques mois après, le propriétaire réclama à la veuve 6000 fr. de dommages-intérêts pour avoir outrepassé les droits de son bail, exigea l'expulsion du locataire et la totalité du loyer payé par ce locataire.

Il eut tout ce qu'il voulut, n'ayant donné que « sa parole ». Il n'y avait rien d'*écrit !*

Depuis lors il envoya l'huissier à sa locataire pour un retard de 24 heures dans le payement, par anticipation, du loyer de sa triste et luxueuse maison.

Car au seuil de toutes les demeures bruxelloises occupées par des locataires, se profile la silhouette redoutable de l'huissier, ce parasite engraissé par la rapacité et la dureté des uns, l'indigence et le malheur des autres, la mauvaise foi dans les rapports mutuels.

Nous avons démontré que les énergies et les ressources de Bruxelles comme des autres capitales vont surtout vers le luxe.

Il y a déjà atteint un développement inouï jusqu'à présent.

C'est par le luxe que commence la décadence des nations.

Il faut ramener les populations vers la saine vie rurale, vers la calme vie de province, loin de la fièvre, du tourbillon, du vacarme, des excès et du surmenage de la grande cité.

Nous sommes semblables à des fruits qui pourrissent en tas.

Cessons de chercher des remèdes aux questions sociales en encombrant d'œuvres et d'institutions charitables une capitale déjà trop encombrée.

Il est temps de commencer le grand travail de la décentralisation ; de ramener le sang de la nation aux extrémités et dans tous les membres. Il s'accumule en un seul endroit, y produit inflammation (1).

(1) M. Raoul Warocqué a offert 25,000 fr. pour la création d'un musée industriel provincial, à condition que ce musée s'ouvre à Morlanwelz. La Députation permanente du Hainaut, a, dans un esprit centralisateur.

Le Gouvernement doit faire un premier pas en supprimant le vieux système d'impôts qui fait peser les plus lourdes charges sur les terres et exonère totalement nos huit milliards de valeurs immobilières.

Comment, avec de pareils privilèges, l'industrie eût-elle pu ne pas écraser l'agriculture ?

Une équitable répartition des faveurs gouvernementales, des priviléges et des ressources entre les quatre grandes villes du pays, est un second moyen tout indiqué.

La Belgique a en réalité quatre capitales : Bruxelles, Anvers, Gand, Liége.

Pourquoi le Gouvernement ne se transporterait-il pas à certaines époques déterminées et pour une certaine période dans les trois autres capitales ?

Ce seul détail changerait du tout au tout beaucoup de conditions d'existence de ces villes, et aussi la façon de voir et de gouverner des députés et des ministres.

L'ambiance a une influence irrésistible.

Ce projet est beaucoup moins exorbitant, ridicule, fantastique et inadmissible que la prétention de Bruxelles de ramener tout à lui seul, d'exiger que toutes les villes viennent à lui comme d'humbles vassales.

Il faut décentraliser — par tous les moyens, de toutes les façons, puisque la centralisation excessive est en train de tuer le pays au profit d'une seule ville, qui ne peut se suffire.

contesté l'utilité de ce musée. Il faut que les populations aillent à Bruxelles, si elles veulent voir des collections !

Là, le seul déménagement et la nouvelle installatiou d'un musée coûteront 2,200,000 fr.!...

La même chose se passe dans tous les pays *industrialisés.*

Tout ce que Bruxelles, dans son tourbillon de vacarme, de fièvre, d'affaires, de plaisirs, use d'existences humaines, de santés, d'énergies, d'idées, ce sont les provinces et les campagnes qui le lui fournissent.

De la capitale livrée à elle-même, il ne resterait au bout de cent ans qu'un désert.


POSADA
rt - books
ue de la Madeleine 29



